

MÉMOIRES
SUR LA VIE PRIVÉE
DE MARIE-ANTOINETTE,
REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE;

SUIVIS
DE SOUVENIRS ET ANECDOTES HISTORIQUES SUR LES REGNES
DE LOUIS XIV, DE LOUIS XV ET DE LOUIS XVI

PAR M^{ME} CAMPAN,
LECTRICE DE MESDAMES,
ET PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE DE LA REINE

~~~~~  
**TOME SECOND.**  
~~~~~

Troisième Edition.

PARIS.
BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,
ÉDITEURS DE LA COLLECTION DES MÉMOIRES SUR LA RÉVOLUTION,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

—
1823.

MÉMOIRES

DE

MADAME CAMPAN.

CHAPITRE XII.

Affaire du collier. — Détails sur le joaillier Bœhmer. — Parure de diamans qu'il avait réunie à grands frais. — Le roi veut en faire présent à la reine qui la refuse. — Bœhmer se jette aux pieds de la reine qui le renvoie sans vouloir acheter le collier. — Il annonce qu'il a placé cette parure à Constantinople. — Billet énigmatique qu'il écrit à la reine. — Entretien de Bœhmer avec madame Campan : il est dupe d'une intrigue. — Madame Campan l'apprend à la reine. — Surprise, indignation de cette princesse. — Conseils du baron de Breteuil et de l'abbé de Vermond. — Le cardinal de Rohan interrogé dans le cabinet du roi. — On l'arrête. — Détails sur madame de Lamotte et sa famille. — Démarches que font les parens du cardinal. — La reine, ni personne de son service n'avaient jamais eu de relations avec la femme de Lamotte. — Détails relatifs au procès. — Le clergé fait des représentations. — Arrêt du parlement. — Douleur de la reine. — Paroles de Louis XVI.

PEU de temps après le mouvement donné à l'esprit public, par la représentation du Mariage de Figaro, une intrigue sourde, combinée par des escrocs, et qui se préparait dans l'ombre d'une société

corrompue , devait essentiellement attaquer le caractère de la reine , et porter l'atteinte la plus directe à la majesté du trône et au respect qui lui est dû.

Je vais parler de cette fameuse intrigue du collier acheté , disait-on , pour la reine par le cardinal de Rohan. Je n'omettrai pas une seule des circonstances qui ont été à ma connaissance : les moindres détails prouveront à quel point la reine devait être éloignée de craindre le coup qui la menaçait , et qu'on doit attribuer à une fatalité que la prudence humaine ne pouvait prévoir , mais dont , à la vérité , elle pouvait se dégager avec plus d'habileté (1).

J'ai dit qu'en 1774 , la reine avait acheté du joaillier Boehmer des girandoles de trois cent soixante mille francs , les avait payées sur les propres fonds de sa cassette , et avait mis plusieurs années à effectuer ce paiement. Depuis ce temps , le roi lui avait fait présent d'une parure de rubis

(1) Pour bien comprendre le récit que va tracer l'auteur de ces Mémoires , pour sentir de quelle importance est son témoignage historique dans cette malheureuse intrigue , il faut en savoir les principaux faits. Il existe un grand nombre de circonstances remarquables qui se lient au récit de madame Campan , sans en faire partie , parce qu'elle n'a parlé que de ce qu'elle savait bien. Une foule de personnages ont joué un rôle vil ou coupable dans cette scène honteuse : on a besoin d'en connaître les acteurs. Nul n'a été mieux instruit que l'abbé Georgel ; mais en même temps nul ne fut plus dévoué au cardinal de Rohan , ne se montra plus ingénieux à lui trouver des moyens de défense , plus habile , quoi-

et de diamans blancs, puis d'une paire de bracelets de deux cent mille francs. La reine, après avoir fait changer la forme de ses parures de diamans blancs, avait dit à Boëhmer qu'elle trouvait son écrin assez riche, et ne voulait plus y rien ajouter; cependant, ce joaillier s'occupait depuis plusieurs années de réunir un assortiment des plus beaux diamans en circulation dans le commerce, pour en composer un collier à plusieurs rangs, qu'il se proposait de faire acheter à Sa Majesté; il l'apporta chez M. Campan, le priant d'en parler à la reine pour lui donner le désir de le voir et d'en faire l'acquisition. M. Campan refusa de lui rendre ce service, et lui dit qu'il sortirait des bornes de son devoir, s'il se permettait de proposer à la reine une dépense de seize cent mille francs, et qu'il ne croyait même pas que la dame d'honneur

qu'avec des ménagemens affectés, à présenter sous un faux jour la conduite irréprochable d'une princesse que l'aveugle crédulité, ou la corruption d'un prince de l'Église livrait à des soupçons outrageans. L'abbé Georgel laisse percer, dans cette partie de ses Mémoires, si l'on peut s'exprimer ainsi, une haine respectueuse contre Marie-Antoinette. Il suppose la reine instruite, quand elle est encore dans la sécurité d'une femme dont l'imagination ne pourrait même concevoir l'idée d'une pareille intrigue. On trouvera sous la lettre A, un extrait étendu de ces Mémoires. Le lecteur qui veut s'éclairer et juger, fera bien de jeter d'abord un coup-d'œil sur cet extrait, pour voir en quoi les assertions qu'il contient sont affaiblies ou tout-à-fait détruites par le témoignage de madame Campan.

(Note de l'édit.)

ni la dame d'atours voulussent se charger d'une semblable commission. Boehmer obtint du premier gentilhomme d'année de service chez le roi, de présenter cette superbe parure à Sa Majesté, qui en fut si satisfaite qu'elle désira en voir la reine ornée, et fit porter l'écrin chez elle : mais la reine l'assura qu'elle serait très-affligée que l'on fit une dépense aussi considérable pour un pareil objet : qu'elle avait de beaux diamans, qu'on n'en portait plus à la cour que quatre ou cinq fois par an, qu'il fallait renvoyer ce collier, et que la construction d'un navire était une dépense bien préférable à celle que l'on proposait (1). Boehmer, désolé de voir son espérance trompée, s'occupa, dit-on, pendant quelque temps, de faire vendre son collier dans diverses cours de l'Europe, et n'en trouva pas qui fût disposée à faire l'acquisition d'un objet aussi cher. Un an après cette tentative infructueuse, Boehmer fit encore proposer au roi d'acheter son collier de diamans, partie en paiement à diverses échéances et partie en rentes viagères : on fit envisager ses

(1) « Les sieurs Boehmer et Bassange, joailliers de la couronne, étaient possesseurs d'un superbe collier de diamans qui avait été destiné, dit-on, à la comtesse du Barry. Pressés de le vendre, ils l'avaient présenté, lors de la dernière guerre, au roi et à la reine, pour en faire l'acquisition : mais Leurs Majestés avaient fait aux joailliers cette réponse sage : *Nous avons plus besoin d'un vaisseau que d'un bijou.* » (*Correspondance secrète de la cour de Louis XVI.*) (*Note de l'édit.*)

propositions comme très-avantageuses, et le roi en parla de nouveau à la reine ; ce fut en ma présence. Je me souviens que la reine lui dit que si réellement le marché n'était pas onéreux, le roi pouvait faire cette acquisition, et conserver ce collier pour les époques des mariages de ses enfans, mais qu'elle ne s'en parerait jamais, ne voulant pas qu'on pût lui reprocher dans le monde d'avoir désiré un objet d'un prix aussi excessif; le roi lui répondit que ses enfans étaient trop jeunes pour faire une dépense qui serait augmentée par le nombre d'années où elle resterait sans utilité, et qu'il refuserait définitivement cette proposition. Bœhmer se plaignit à tout le monde de son malheur; et des gens raisonnables lui reprochaient d'avoir pensé à réunir des diamans pour une somme si considérable, sans avoir eu le moindre ordre à ce sujet. Cet homme avait acheté la charge de joaillier de la couronne, ce qui lui donnait quelques entrées à la cour. Après plusieurs mois de démarches inutiles et de vaines plaintes, il obtint une audience de la reine qui avait près d'elle la jeune princesse sa fille; Sa Majesté ignorait pour quel sujet Bœhmer avait demandé cette audience, et ne croyait pas que ce fût pour lui reparler d'un bijou deux fois refusé par elle et par le roi.

Bœhmer se jette à genoux, joint les mains, pleure et s'écrie : « Madame, je suis ruiné, déshonoré, si » vous n'achetez mon collier. Je ne veux pas sur- » vivre à tant de malheurs. D'ici, madame, je pars » pour aller me précipiter dans la rivière. — Le-

» vez-vous, Bœhmer, lui dit la reine, avec un ton
» assez sévère pour le faire rentrer en lui-même,
» je n'aime point de pareilles exclamations; et les
» gens honnêtes n'ont pas besoin de supplier à
» genoux. Je vous regretterais, si vous vous don-
» niez la mort, comme un insensé auquel je prenais
» intérêt, mais je ne serais nullement responsable
» de ce malheur. Non-seulement je ne vous ai point
» commandé l'objet qui, dans ce moment, cause
» votre désespoir; mais toutes les fois que vous
» m'avez entretenue de beaux assortimens, je
» vous ai dit que je n'ajouterais pas quatre diamans
» à ceux que je possédais. Je vous ai refusé votre
» collier; le roi a voulu me le donner; je l'ai refusé
» de même : ne m'en parlez donc jamais. Tâchez
» de le diviser et de le vendre, et ne vous noyez
» pas. Je vous sais très-mauvais gré de vous être
» permis cette scène de désespoir en ma présence
» et devant cette enfant. Qu'il ne vous arrive jamais
» de choses semblables. Sortez. » Bœhmer se retira
désolé, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Pendant que la reine était en couches de madame Sophie, elle me dit que M. de Sainte-James (1) l'avait fait prévenir que Bœhmer s'occupait encore de la vente de son collier, et que Sa Majesté devait, pour sa propre tranquillité, chercher à savoir ce que cet homme en avait fait; elle me recommanda

(1) Très-riche financier.

(Note de madame Campan.)

de ne point oublier, la première fois que je le rencontrerais, de lui en parler sous prétexte d'intérêt pour lui; je le vis peu de jours après, et lui ayant parlé de son collier, il me dit qu'il était bien heureux, qu'il avait vendu cet objet à Constantinople pour la sultane favorite. Je rendis cette réponse à la reine qui en fut charmée, mais qui ne concevait pas qu'on achetât à Paris des diamans pour le grand-seigneur.

Depuis long-temps la reine évitait de voir Boëmer dont elle craignait la tête exaltée, et son valet de chambre joaillier était seul chargé des réparations à faire à ses parures. A l'époque du baptême de monseigneur le duc d'Angoulême, le roi lui fit présent d'une épaulette et de boucles de diamans, et fit donner à Boëmer l'ordre de remettre ces objets à la reine; il les lui présenta à l'heure où Sa Majesté revenait de la messe, et lui remit en même temps une lettre en forme de placet. Il disait à la reine, dans cet écrit, « qu'il était heureux de la voir » en possession des plus beaux diamans connus en » Europe, et qu'il la priait de ne point l'oublier. » La reine lut tout haut ce que lui avait écrit Boëmer, et n'y vit qu'une preuve d'aliénation d'esprit, ne concevant pas comment il lui faisait compliment sur la beauté de ses diamans et lui écrivait pour la prier de ne pas l'oublier; elle brûla ce papier à une bougie qui se trouvait allumée, ayant quelques lettres à cacheter, et dit : « Cela ne vaut pas la peine d'être gardé. » Elle a depuis beaucoup regretté ce

placet énigmatique (1). Après avoir brûlé ce papier, Sa Majesté me dit : « Cet homme existe pour mon supplice; il a toujours quelque folie en tête; songez bien, la première fois que vous le verrez, à lui dire que je n'aime plus les diamans, que je n'en achèterai plus de ma vie; que si j'avais à dépenser de l'argent, j'aimerais bien mieux augmenter mes propriétés de Saint-Cloud, par l'acquisition des terres qui les environnent; entrez dans tous ces détails avec lui pour l'en convaincre, et les bien graver dans sa tête. » Je lui demandai si elle désirait que je le fisse venir chez moi; elle me dit que non, qu'il suffirait de saisir la première occasion où je le rencontrerais; que la moindre démarche auprès d'un pareil homme serait déplacée.

Le 1^{er} août je quittai Versailles pour aller à ma maison de campagne; dès le 3, je vis arriver Boehmer qui, fort inquiet de n'avoir eu aucune réponse de la reine, venait me demander si elle m'avait chargée de quelque commission pour lui; je lui répondis qu'elle ne m'en avait donné aucune, qu'elle n'avait rien à lui commander, et je répé-
tai

(1) Le lecteur rapprochera ces détails pleins de franchise et de simplicité, du passage des Mémoires où l'abbé Georgel suppose la reine instruite depuis long-temps de l'acquisition du collier. Est-ce dans les mots obscurs écrits par Boehmer qu'elle pouvait puiser la connaissance d'une intrigue si compliquée, si honteuse, et qui était si loin de sa pensée, quand elle touchait de si près à sa dignité et à sa personne ? (Note de l'édit.)

fidèlement tout ce qu'elle m'avait ordonné de lui dire. « Mais, me dit Boehler, la réponse à la lettre que je lui ai présentée, à qui dois-je m'adresser pour l'obtenir? — A personne, lui dis-je; Sa Majesté a brûlé votre placet sans même avoir compris ce que vous vouliez lui dire. — Ah! Madame, s'écria-t-il, cela n'est pas possible, la reine sait qu'elle a de l'argent à me donner! — De l'argent, M. Boehler? Il y a long-temps que nous avons soldé vos derniers comptes pour la reine. — Madame, vous n'êtes pas dans la confidence? on n'a pas soldé un homme que l'on ruine en ne le payant pas, lorsqu'on lui doit plus de quinze cent mille francs. — Avez-vous perdu l'esprit? lui dis-je; pour quel objet la reine peut-elle vous devoir une somme si exorbitante? — Pour mon collier, Madame, me répondit froidement Boehler. — Quoi! repris-je encore, ce collier pour lequel vous avez inutilement tourmenté la reine pendant plusieurs années! Mais vous m'aviez dit que vous l'aviez vendu pour Constantinople? — C'est la reine qui m'avait fait ordonner de faire cette réponse à tous ceux qui m'en parleraient, reprit ce fatal imbécille. Alors il me dit que la reine avait voulu avoir le collier et le lui avait fait acheter par monseigneur le cardinal de Rohan. « Vous êtes trompé! m'écriai-je; la reine n'a pas adressé la parole une seule fois au cardinal depuis son retour de Vienne; il n'y a pas d'homme plus en défaveur à sa cour. — Vous êtes trompée vous-même, Madame, me dit Boehler; elle le voit si bien en particulier,

que c'est à son éminence qu'elle a remis trente mille francs qui m'ont été donnés pour premier à-compte, et elle les a pris, en sa présence, dans le petit secrétaire de porcelaine de Sèvres qui est auprès de la cheminée de son boudoir. — Et c'est le cardinal qui vous a dit cela? — Oui, Madame, lui-même. — Ah! quelle odieuse intrigue! m'écriai-je. — Mais à la vérité, Madame, je commence à être bien effrayé, car son éminence m'avait assuré que la reine porterait son collier le jour de la Pentecôte, et je ne le lui ai pas vu; c'est ce qui m'a décidé à écrire à Sa Majesté. » Ensuite il me demanda ce qu'il devait faire. Je lui conseillai d'aller à Versailles, au lieu de retourner à Paris d'où il venait en ce moment; d'obtenir de suite une audience du baron de Breteuil qui était son ministre comme chef de la maison du roi; de prendre garde à lui: qu'il me paraissait fort coupable, non comme marchand de diamans, mais parce qu'ayant une charge qui lui avait fait prêter serment de fidélité, il était impardonnable d'avoir agi sans des ordres précis du roi, de la reine ou du ministre. Il me répondit qu'il n'avait pas agi sans des ordres précis, qu'il avait tous les billets signés par la reine, et que même il avait été forcé de les montrer à plusieurs banquiers pour obtenir une prolongation des époques de ses paiemens. Je pressai son départ pour Versailles; il m'assura qu'il s'y rendrait de suite: au lieu de suivre mon conseil, il alla chez le cardinal, et c'est de cette visite de Boëmer, que son éminence avait fait un

mémento qui fut retrouvé dans le tiroir d'un bureau que M. l'abbé Georgel n'avait pas visité , lorsqu'il brûla, par l'ordre de son éminence , tous les papiers qu'elle avait à Paris. Ce mémento portait ces mots :
« Aujourd'hui , 3 août , Boehler a été à la maison
» de campagne de madame Campan , qui lui a dit
» que la reine n'avait jamais eu son collier et qu'il
» était trompé. »

Lorsque Boehler fut parti , je voulus le suivre et me rendre chez la reine , à Trianon ; mon beau-père m'en empêcha , et m'ordonna de laisser le ministre débrouiller une pareille affaire ; que c'était une intrigue infernale ; que j'avais donné à Boehler l'avis le plus convenable , et n'avais rien de mieux à faire.

Boehler , après avoir vu le cardinal , ne fut pas chez M. le baron de Breteuil , mais il se présenta à Trianon , et fit dire à la reine que je lui avais conseillé de venir lui parler ; on répéta ses propres paroles à Sa Majesté , qui dit : « Il est fou , je n'ai rien à lui dire , et ne veux pas le voir. » Deux ou trois jours après , elle me fit écrire de venir à Trianon ; je la trouvai seule dans son boudoir : elle me parla de différens petits objets , et tout en lui répondant , je songeais au collier , et cherchais l'occasion de lui apprendre ce qui m'en avait été dit en dernier lieu , lorsqu'elle me dit : « Savez-vous que cet imbécille
» de Boehler est venu demander à me parler , en
» disant que vous le lui aviez conseillé ? J'ai refusé
» de le recevoir , continua la reine , que me veut-il ?
» Le savez-vous ? » Alors je lui communiquai ce que

cet homme m'avait dit, et que je croyais ne pas devoir lui taire, quelque peine que j'éprouvasse à l'entretenir de semblables infamies. Elle me fit répéter plusieurs fois la totalité de l'entretien que j'avais eu avec Bœhmer, se récria vivement sur la peine infinie que lui faisait la circulation de faux billets signés de son nom ; mais ne concevait pas comment le cardinal se trouvait mêlé dans cette affaire ; c'était un dédale pour elle ; son esprit s'y perdait. Elle envoya à l'instant chercher l'abbé de Vermond et le baron de Breteuil. Bœhmer ne m'avait pas dit un mot de la femme de Lamotte, et son nom fut prononcé, pour la première fois, par M. le cardinal, à l'interrogatoire qu'il subit chez le roi.

Pendant plusieurs jours la reine concerta, avec le baron et l'abbé, ce qu'il convenait de faire dans cette circonstance. Malheureusement, une ancienne et implacable haine contre le cardinal, faisait de ces deux conseillers les hommes les plus propres à égarer Sa Majesté dans le parti qu'elle avait à prendre. Ils virent uniquement leur ennemi perdu à la cour, et flétri aux yeux de l'Europe entière, et ne jugèrent pas avec quels ménagemens il fallait traiter une affaire aussi délicate. Si M. le comte de Vergennes eût été appelé par la reine, pour lui donner ses avis, son expérience des choses et des hommes lui eût fait juger, dès le premier moment, qu'il fallait étouffer une intrigue d'escroquerie dans laquelle l'auguste nom de Marie-Antoinette se trouvait compromis.

Le 15 août, le cardinal étant déjà revêtu de ses habits pontificaux, fut appelé, à midi, dans le cabinet du roi, où se trouvait la reine. Le roi lui dit : « Vous avez acheté des diamans à Bœhmer? — Oui, » Sire. — Qu'en avez-vous fait? — Je croyais qu'ils » avaient été remis à la reine. — Qui vous avait » chargé de cette commission? — Une dame appelée madame la comtesse de Lamotte-Valois, » qui m'avait présenté une lettre de la reine, et » j'ai cru faire ma cour à Sa Majesté en me chargeant de cette commission. » Alors la reine l'interrompit et lui dit : « Comment, Monsieur, avez- » vous pu croire, vous à qui je n'ai pas adressé la » parole depuis huit ans, que je vous choisissais » pour conduire cette négociation, et par l'entremise d'une pareille femme? — Je vois bien, » répondit le cardinal, que j'ai été cruellement » trompé, je paierai le collier; l'envie que j'avais » de plaire à Votre Majesté m'a fasciné les yeux; » je n'ai vu nulle supercherie, et j'en suis fâché. » Alors il sortit de sa poche un porte-feuille dans lequel était la lettre de la reine à madame Lamotte, pour lui donner cette commission. Le roi la prit, et la montrant au cardinal, lui dit : « Ce n'est ni » l'écriture de la reine, ni sa signature : comment » un prince de la maison de Rohan, et un grand-aumonier de France, a-t-il pu croire que la reine » signait *Marie-Antoinette de France*? Personne » n'ignore que les reines ne signent que leur nom

» de baptême (1). Mais, Monsieur » (continua le roi, en lui présentant une copie de sa lettre à Boehler), « avez-vous écrit une lettre pareille à » celle-ci? » Le cardinal, après l'avoir parcourue des yeux : « Je ne me souviens pas, dit-il, de » l'avoir écrite. — Et si l'on vous montrait l'original, signé de vous? — Si la lettre est signée de » moi, elle est vraie. — Expliquez - moi donc, » continua le roi, toute cette énigme; je ne veux » pas vous trouver coupable, je désire votre justification. Expliquez-moi ce que signifient toutes » ces démarches auprès de Boehler, ces assurances et ces billets? » (Le cardinal pâlisait alors

(1) On lit ce qui suit dans la *Correspondance secrète* :

« Le cardinal, a-t-on dit, devait découvrir la fausseté des approbations et de la signature apposées au bas du projet : sa place de grand-aumônier le mettait à même de connaître l'écriture de la reine, et de quelle manière signait Sa Majesté. On répond à cette grave objection qu'il y avait très-long-temps que M. de Rohan n'en avait vu l'écriture; qu'il ne se la rappelait point; que d'ailleurs ne formant aucun soupçon, il se trouvait sans intérêt à chercher à la vérifier; que les joailliers de la couronne, auxquels il avait communiqué cet acte, n'en avaient pas non plus aperçu le faux. »

N'en déplaise aux auteurs de la *Correspondance secrète*, cette raison ne vaut rien; car les négocians connaissent mieux les signatures du commerce que celles des cours; et ils pouvaient fort bien ignorer des usages que M. le cardinal devait savoir : l'abbé Georgel en convient lui-même. (Note de l'édit.)

a vue d'œil, et s'appuyant contre la table :) — « Sire ,
» je suis trop troublé pour répondre à Votre Ma-
» jesté d'une manière..... — Remettez-vous, M. le
» cardinal, et passez dans mon cabinet, vous y trou-
» verez du papier, des plumes et de l'encre; écrivez
» ce que vous avez à me dire. » Le cardinal passa
dans le cabinet du roi, et revint, un quart-d'heure
après, avec un écrit aussi peu clair que l'avaient été
ses réponses verbales; le roi dit alors : « Retirez-
» vous, Monsieur. » Le cardinal sortit de la chambre
du roi avec le baron de Breteuil qui le fit arrêter
par un sous-lieutenant des gardes-du-corps,
avec ordre de le mener jusqu'à son appartement.
M. d'Agoult, aide-major des gardes-du-corps, s'en
empara ensuite, et le conduisit à son hôtel et de là
à la Bastille. Mais pendant que le cardinal n'avait
avec lui que le jeune sous-lieutenant des gardes,
fort troublé lui-même d'avoir à exécuter un pareil
ordre, son éminence rencontra son heiduque à
la porte du salon d'Hercule; il lui parla en alle-
mand, puis demanda au sous-lieutenant s'il pou-
vait lui prêter un crayon; l'officier lui donna ce-
lui qu'il portait sur lui, et le cardinal écrivit à
M. l'abbé Georgel, son grand-vicaire et son ami,
de brûler, à l'instant même, toute la correspondance
de madame de Lamotte, et, en général, toutes ses
lettres (1). Cette commission fut exécutée avant que

(1) La Correspondance secrète, en rapportant les mêmes cir-

M. de Crosne, lieutenant de police, eût reçu de M. le baron de Breteuil l'ordre de mettre les scellés sur

constances, explique de la manière suivante la conduite de l'officier, et le trouble qu'il éprouva.

« Le sous-lieutenant, réprimandé d'avoir laissé écrire le cardinal, répondit que ses ordres ne lui prescrivaient pas de l'en empêcher; que d'ailleurs il avait été si troublé de l'apostrophe inusitée de M. le baron de Breteuil : *Monsieur, de la part du Roi, suivez-moi*; qu'il n'en était pas encore revenu, et qu'il ne savait trop ce qu'il faisait. Cette excuse n'était guère bonne, quoiqu'il fût vrai que cet officier, très-dérangé dans sa conduite, avait beaucoup de dettes, et qu'il craignit d'abord que l'ordre que lui intimait le baron ne le regardât personnellement. »

L'abbé Georgel raconte la circonstance du billet d'une façon toute différente.

« Le cardinal, dans ce terrible moment qui aurait dû bouleverser tous ses sens, donna une preuve bien étonnante de sa présence d'esprit : malgré l'escorte qui l'entourait, et à la faveur de la foule qui suivait, il s'arrêta, et se baissant, le visage tourné vers le mur, comme pour remettre sa boucle ou sa jarretière, il saisit rapidement son crayon, et traça à la hâte quelques mots sur un chiffon de papier placé sous sa main dans son bonnet carré rouge. Il se relève et continue son chemin. En rentrant chez lui, ses gens formaient une haie; il glisse, sans qu'on s'en aperçoive, ce chiffon dans la main d'un valet de chambre de confiance, qui l'attendait sur la porte de son appartement. » Cette petite histoire est peu vraisemblable : ce n'est pas au moment de son arrestation, quand une foule curieuse l'entoure et l'observe, qu'un prisonnier peut s'arrêter et tracer des mots mystérieux. Quoi qu'il en soit, le valet de chambre accourt à bride abattue pour se rendre à Paris. Il arrive au palais cardinal entre midi et une heure; son cheval tombe mort à l'écurie. « J'étais dans mon appartement, dit l'abbé Georgel ;

les papiers du cardinal. La destruction de la totalité des correspondances de son éminence, et particulièrement de celle de madame de Lamotte, jeta une impénétrable obscurité sur toute cette intrigue. Madame, belle-sœur du roi, avait été la seule protectrice de cette femme, et cette protection s'était bornée à lui faire accorder une mince pension de douze ou quinze cents francs. Son frère avait été placé dans la marine royale, où le marquis de Chabert, auquel il avait été recommandé, ne put jamais en faire un officier estimable.

La reine chercha inutilement à se rappeler les traits de cette femme dont elle avait entendu parler comme d'une intrigante qui venait souvent, le dimanche, dans la galerie de Versailles; et lorsqu'à l'époque où le procès du cardinal occupait toute la France, on mit en vente le portrait de la comtesse de Lamotte-Valois, Sa Majesté me dit, un jour où j'allais à Paris, de lui acheter cette gravure que l'on disait assez ressemblante, pour qu'elle vît si elle lui retracerait une personne qu'elle devait avoir aperçue dans la galerie (1).

le valet de chambre, l'air effaré, la pâleur de la mort sur le visage, entre chez moi en me disant : *Tout est perdu ; le prince est arrêté.* Aussitôt il tombe évanoui et laisse échapper le billet dont il était porteur. » Le porte-feuille, renfermant les papiers qui pouvaient compromettre le cardinal, fut à l'instant placé à l'abri des recherches. (*Note de l'édit.*)

(1) On sait que le public, à l'exception des gens vêtus comme

Le père de cette femme de Lamotte était paysan à Auteuil, quoiqu'il se nommât Valois. Madame de Boulainvilliers avait vu de sa terrasse deux petites paysannes assez jolies, portant avec peine de lourds fagots ; le curé de la paroisse, qui se promenait avec elle, lui dit que ces enfans avaient des papiers fort curieux, et que, sans aucun doute, ils descendaient d'un Valois, bâtard des princes de ce nom.

Cette famille de Valois avait cessé de paraître depuis fort long-temps. Des vices héréditaires les avaient successivement jetés dans la plus grande misère.

J'ai entendu dire que le dernier de ces Valois connu avait occupé la terre de Gros-Bois ; que venant rarement à la cour, Louis XIII lui demanda ce qu'il faisait pour rester toujours à la campagne ; et que ce M. de Valois se borna à lui répondre : *Sire, je n'y fais que ce que je dois*. Peu de temps après, on découvrit qu'il faisait à Gros-Bois de la fausse monnaie.

Aussitôt que la nouvelle de l'arrestation du grand-aumonier fut répandue à Paris, M. le prince de Condé, qui avait épousé une princesse de la maison de Rohan, le maréchal de Soubise, madame

reux de la dernière classe du peuple, entraient dans la galerie et dans les grands appartemens de Versailles, comme dans le parc.

(*Note de madame Campan.*)

la princesse de Marsan, jetèrent un cri d'indignation sur l'arrestation d'un prince de leur famille. Le clergé, depuis les cardinaux jusqu'aux jeunes séminaristes, ne contenaient pas l'expression de leur douleur pour la scandaleuse arrestation d'un prince de l'Eglise, et infiniment de personnes furent disposées à voir, sans aucune peine, l'humiliation de la cour, pour une démarche aussi peu mesurée.

Je dois suspendre ce que je rapporte sur la fameuse intrigue du collier, pour parler de cette femme de Lamotte. Non-seulement la reine, mais tout ce qui approchait Sa Majesté, n'avait jamais eu la moindre relation avec cette intrigante; et, dans son procès, elle ne put indiquer qu'un nommé *Desclos*, garçon de la chambre de la reine, auquel elle prétendait avoir remis le collier de Boëhmer. Ce Desclos était un fort honnête homme; confronté avec la femme de Lamotte, il fut prouvé qu'elle ne l'avait jamais vu qu'une fois chez la femme d'un chirurgien-accoucheur de Versailles, qui était la seule personne chez qui elle allait à la cour, et qu'elle ne lui avait point remis le collier. Madame Lamotte avait épousé un simple garde-du-corps de Monsieur; elle logeait à Versailles dans un très-médiocre hôtel garni, à la Belle-Image; et l'on ne peut concevoir comment une personne aussi obscure était parvenue à se faire croire amie de la reine, qui, malgré son extrême bonté, n'accordait d'audience que très-rarement, et seulement aux personnes titrées.

Le procès du cardinal est trop connu pour que

j'en rapporte ici les détails (1). La chose la plus embarrassante pour lui fut l'entretien qu'il avait eu, en février 1785, avec M. de Sainte-James, auquel il avait confié les détails de la prétendue commission de la reine, et montré les engagemens approuvés et

(1) Les lettres-patentes, par lesquelles le parlement fut saisi du procès, étaient ainsi conçues :

« Louis, etc. Ayant été informé que les sieurs Bœhmer et Bassange auraient vendu au cardinal de Rohan un collier en brillans; que ledit cardinal de Rohan, à l'insu de la reine, notre chère épouse et compagne, leur aurait dit être autorisé par elle à en faire l'acquisition moyennant le prix de seize cent mille livres payables en différens termes, et leur aurait fait voir a cet effet de prétendues propositions qu'il leur aurait exhibées comme approuvées par la reine; que ledit collier ayant été livré par lesdits Bœhmer et Bassange audit cardinal, et le premier paiement convenu entre eux, n'ayant pas été effectué, ils auraient eu recours à la reine; nous n'avons pas pu voir sans une juste indignation que l'on ait osé emprunter un nom auguste et qui nous est cher à tant de titres, et violer avec une témérité aussi inouïe le respect dû à la majesté royale. Nous avons pensé qu'il était de notre justice de mander devant nous ledit cardinal, et, sur la déclaration qu'il nous a faite qu'il avait été trompé par une femme nommée Lamotte, dite de Valois, nous avons jugé qu'il était indispensable de s'assurer de sa personne et de celle de ladite Lamotte, dite de Valois, et de prendre les mesures que notre sagesse nous a suggérées, pour découvrir tous ceux qui auraient pu être auteurs ou complices d'un attentat de cette nature; et nous avons jugé à propos de vous en attribuer la connaissance, pour être le procès par vous instruit et jugé, la grand' chambre et tournelle assemblées. » (Note de l'édit.)

signés *Marie - Antoinette de France*. Le Mémento trouvé dans un tiroir du bureau du cardinal, où il avait écrit lui-même ce que Bœhmer lui avait dit après m'avoir vue à ma campagne, dix jours avant d'être appelé dans le cabinet du roi, fut de même un incident fâcheux pour son éminence.

J'offris au roi d'aller déclarer que Bœhmer m'avait dit et soutenu que le cardinal l'avait assuré tenir de la main même de la reine, les trente mille francs donnés comme à-compte, au moment où le marché avait été conclu, et que son éminence avait vu Sa Majesté prendre cette somme en billets de la caisse d'escompte dans le secrétaire de porcelaine placé dans son boudoir. Le roi refusa ma proposition, et me dit : « Étiez-vous seule avec Bœhmer lorsqu'il vous a dit cela ? » Je lui répondis que j'étais seule avec lui dans mon jardin. « Eh bien ! reprit-il, cet homme merait le fait ; le voilà assuré du paiement de ses seize cent mille francs, que la famille du cardinal sera tenue de lui faire (1) ; nous ne devons plus

(1) Le bon sens du roi avait pénétré le fond de toute cette intrigue : un fait rapporté par la Correspondance secrète en fournit la preuve :

« Cette femme criminelle ne connaît pas plutôt que tout va se découvrir, qu'elle envoie chercher les joailliers, et leur déclare que le cardinal s'est aperçu que l'engagement qu'il croyait signé est une pièce fausse et contrefaite. « Au surplus, ajoute-t-elle, le cardinal possède une fortune considérable, et il est bien en état de vous payer. » Ces paroles dévoilent tout le secret. La

compter sur sa sincérité ; vous auriez l'air d'être envoyée par la reine , et cela n'est pas convenable. »

Le réquisitoire du procureur-général fut sévère pour le cardinal. La maison de Condé, celle de Rohan, la plus grande partie de la noblesse et la totalité du clergé, virent essentiellement, dans l'affaire du cardinal de Rohan, un attentat, les uns contre le rang du prince, et les autres contre les privilèges d'un cardinal. Le clergé demandait que l'affaire malheureuse du prince cardinal de Rohan fût envoyée à la juridiction ecclésiastique, et M. l'archevêque de Narbonne, alors présidant l'assemblée du clergé, fit à ce sujet des représentations au roi (1); les évêques écrivirent à Sa Majesté, pour lui représenter qu'un simple ecclésiastique qui serait impliqué dans l'affaire qui s'instruisait, aurait le droit de réclamer ses juges naturels, et que ce droit était refusé à un cardinal, son supérieur dans l'ordre hiérarchique (2). Enfin le clergé et la plus

comtesse s'était approprié le collier, et se flattait que M. de Rohan, se voyant trompé, joué d'une manière cruelle, prendrait le parti de payer en obtenant des termes convenables, pour ne point faire éclater une affaire de cette nature. C'était, en effet, ce qu'il pouvait faire de mieux. » (*Note de l'édit.*)

(1) Voyez dans les pièces (sous la lettre B) quelques fragmens du discours prononcé par l'archevêque de Narbonne en présence du clergé qui se trouvait alors assemblé.

(*Note de l'édit.*)

(2) « Pendant l'instruction du procès, dit un écrit du temps,

grande partie de la noblesse, furent, en ce moment, déchaînés contre l'autorité, et principalement contre la reine.

Les conclusions du procureur-général et d'une partie des chefs de la magistrature, furent aussi sévères pour M. le cardinal, que l'avait été le réquisitoire; mais à une majorité de trois voix, il fut *totalelement acquitté*; la femme de Lamotte, condamnée à être fouettée, marquée et détenue; son mari contumace fut condamné aux galères perpétuelles.

La douleur de la reine fut extrême; aussitôt que j'appris le jugement du procès, je me rendis chez elle, je la trouvai seule dans son cabi-

il parut un bref du pape, adressé au cardinal, où le pape lui apprend qu'ayant tenu un consistoire à son sujet, toutes les voix s'étaient réunies pour trouver qu'il avait essentiellement péché contre sa dignité de membre du sacré collège, en reconnaissant un tribunal étranger et séculier; qu'en conséquence, il était suspendu pendant six mois; et que, s'il persistait dans une conduite aussi irrégulière, il serait rayé du rang des cardinaux. »

Tout cela n'était qu'une vaine menace; car l'abbé Lemoine, docteur de Sorbonne, ayant comparu pour le prince Louis de Rohan, prouva que cette éminence n'avait pu se dispenser de se soumettre au tribunal que le roi son maître lui avait donné, et qu'à l'égard de la conservation des prérogatives de sa dignité, il avait fait les protestations d'usage. Le souverain pontife fut si satisfait, qu'après toutes les formalités requises, déclara le cardinal de Rohan réintégré dans tous les droits et honneurs de la pourpre romaine. »

Note de l'édit.)

net ; elle pleurait : « Venez , me dit Sa Majesté ,
» venez plaindre votre reine outragée et victime
» des cabales et de l'injustice. Mais à mon tour je
» vous plaindrai comme Française. Si je n'ai pas
» trouvé de juges équitables dans une affaire qui
» portait atteinte à mon caractère , que pouvez-vous
» espérer si vous aviez un procès qui touchât votre
» fortune et votre honneur (1) ? » Le roi entra en
ce moment , et me dit : « Vous trouvez la reine bien
» affligée ; elle a de grands motifs de l'être , mais
» quoi ! ils n'ont voulu voir dans cette affaire que
» le prince de l'Église et le prince de Rohan , tan-
» dis que ce n'est qu'un besogneux d'argent (je
» me sers de la propre expression de Sa Majesté) ,
» et que tout ceci n'était qu'une ressource pour
» faire de la terre le fossé , et dans laquelle le cardi-

(1) « Croira-t-on, dit l'abbé Georgel, qu'il fallut user de ménagemens pour annoncer à la reine le triomphe du cardinal ? » Croira-t-on, dirons-nous à notre tour, à la surprise de l'abbé Georgel ? N'est-ce donc pas un juste , un profond sujet de douleur pour Marie - Antoinette que le *triomphe* d'un prélat qui avait compromis le nom de sa souveraine en France et dans l'Europe , par le scandale de ses liaisons , par une imbécille crédulité , et peut-être même par des espérances coupables ? L'abbé Soulavie , dont l'animosité contre Marie-Antoinette est égale à la haine de l'abbé Georgel , a peut-être moins trahi sa passion par ses calomnies , que l'ami du cardinal de Rohan par cette exclamation insolente. Eh ! que veut-il donc qu'une femme , une épouse , une reine ait de cher , si ce n'est son honneur et la majesté du trône ?

(Note de l'édit.)

» nal a été escroqué à son tour ; rien n'est plus aisé
» à juger , et il ne faut pas être Alexandre pour
» couper ce nœud gordien. »

L'opinion confirmée par le temps est que M. le cardinal avait été entièrement dupé par la femme de Lamotte et par Cagliostro. Le roi pouvait être dans l'erreur en le croyant complice dans cette misérable et coupable intrigue, mais j'ai répété fidèlement le jugement que Sa Majesté en avait porté.

Cependant l'opinion généralement répandue que la haine du baron de Breteuil pour le cardinal avait été cause du scandale et de l'issue de cette malheureuse affaire, contribua plus encore à sa disgrâce que le refus qu'il avait fait de donner en mariage sa petite-fille au fils du duc de Polignac.

L'abbé de Vermond rejeta sur le ministre tout le blâme des fautes de prudence et de politique, commises dans l'affaire du cardinal de Rohan , et cessa d'être l'ami et l'appui du baron de Breteuil auprès de la reine, comme il l'avait toujours été (1).

(1) Madame Campan connaissait l'importance de son témoignage dans l'affaire du collier. Ses manuscrits renferment deux relations de cette malheureuse affaire. L'une est celle qu'on vient de lire ; dans l'autre, dont le fond est le même, quelques circonstances sont présentées sous un jour différent, et plusieurs particularités, qui sont tout-à-fait nouvelles, ont un grand intérêt. C'est un fait curieux, par exemple, que la seconde entrevue de Behmer avec la reine, quand elle connaît enfin le mot de la fatale énigme. Le style de cette dernière relation est plus franc, a plus

de chaleur que celui de la première. Les personnages y montrent plus à découvert les mouvemens de leur cœur, leurs passions, leur caractère. On y trouve surtout l'explication des reproches que la reine adresse plus haut d'une manière assez vague, à *l'équité des juges*. On voit de quel esprit le parlement était alors animé. Il est certain qu'une partie de la magistrature, préludant, dès ce moment, à la résistance qu'elle opposa bientôt à l'autorité royale, cherchait moins à préparer un *triomphe* au cardinal qu'une humiliation pour la cour. L'abbé Georgel lui-même en convient. Il désigne ceux des magistrats qui servaient le cardinal, non pas avec cet intérêt calme et scrupuleux qu'un juge équitable accorde à l'accusé, mais avec toute l'ardeur de l'esprit de parti.

La seconde version de madame Campan jette une lumière plus pure et plus vive encore que la première sur la conduite de la reine, sur sa douleur et sur sa noble indignation dans cette circonstance. J'ai cru devoir placer ce second récit dans les éclaircissemens [*], persuadé que le lecteur passera facilement quelques redites en faveur des nouveaux détails. (*Note de l'édit.*)

CHAPITRE XIII.

Nomination de l'archevêque de Sens au ministère : joie qu'éprouve l'abbé de Vermond. — La reine est forcée de prendre part aux affaires. — Argent envoyé à Vienne contre son gré. — Anecdote. — La reine soutient l'archevêque de Sens au ministère. — Joie publique à l'époque de son renvoi — États-généraux. — La reine et M. le comte d'Artois n'ont pas la même manière de voir. — Ouverture des états-généraux. — Cris de *vive le duc d'Orléans!* — Leur effet sur la reine. — Mirabeau : il demande une ambassade. — Le malheur dispose la reine à des craintes superstitieuses : anecdotes. — Préventions des députés du tiers-état des provinces. — Causes de ces préventions. — Mort du premier dauphin. — Anecdotes.

LA joie de l'abbé de Vermond éclata lorsqu'il fut parvenu à faire nommer l'archevêque de Sens chef du conseil de finance. Je l'ai entendu dire plus d'une fois que dix-sept ans de patience n'étaient pas un terme trop long pour réussir dans une cour; qu'il avait employé tout ce temps pour arriver au but qu'il s'était proposé, mais qu'enfin M. l'archevêque était où il devait être pour le bien de l'État. Alors l'abbé ne cachait plus, dans l'intérieur de la reine, et son crédit et son influence; rien n'égalait la confiance avec laquelle il développait le genre de son ambition. Il demanda à la reine qu'elle voulût bien ordonner que son appartement au

grand commun fût agrandi, lui disant qu'étant obligé de donner des audiences à des évêques, à des cardinaux, à des ministres, il lui fallait un logement convenable à sa position. La reine le traitait toujours comme avant l'arrivée de l'archevêque à la cour; l'intérieur remarqua une seule nuance qui indiquait plus d'égards : le mot *monsieur* précéda celui d'abbé; et l'influence de la faveur est telle, que dès cet instant, et par un mouvement spontané, non-seulement la livrée, mais les gens des diverses antichambres se levèrent au passage de *monsieur l'abbé*, sans que jamais, à ma connaissance, il y ait eu un ordre donné à ce sujet.

La reine fut forcée, par le caractère du roi, et par le peu de confiance qu'il accorda à l'archevêque de Sens, de se mêler des affaires (1). Tant que M. de

(1) L'intervention de la reine dans les affaires n'échappa point à l'attention de ceux qui dirigeaient déjà vers la cour des regards presque menaçans. On a lu, dans les *Mémoires de Weber*, le refus fait par le parlement d'enregistrer des édits présentés par Loménie de Brienne; l'exil de la magistrature à Troyes; son rappel et les circonstances de la séance royale contre laquelle M. le duc d'Orléans protesta, et qui fut suivie de l'exil de ce prince à Villers-Cotterets.

« Les parlemens, dit Monjoye, prirent feu en faveur du duc d'Orléans, et, à travers les ménagemens que gardent toujours les assemblées qui se respectent, il était aisé d'entrevoir dans les diverses remontrances de ces compagnies qu'on n'y était pas bien disposé sur le compte de la reine.

» Cette princesse fut surtout vivement affectée de ce passage

Maurepas vécut, elle évita ce danger ; on le voit par les reproches que le baron de Besenval lui fait dans ses Mémoires, sur ce qu'elle ne profite pas du rapprochement qu'il avait préparé entre elle et ce ministre, qui combattait l'ascendant que la reine et ses intimes auraient pu prendre sur l'esprit du roi.

La reine m'a souvent répété qu'elle ne s'était mêlée qu'une fois des intérêts de l'Autriche ; et seulement pour réclamer l'exécution du traité d'alliance, à l'époque où Joseph II eut la guerre avec la Prusse et avec la Turquie ; qu'elle avait alors demandé qu'on lui envoyât une armée de 24,000 hommes, au lieu de quinze millions, double clause qui avait été laissée en arbitrage dans le traité, le

d'une de ces remontrances, qui portait le titre de *supplications*.

« Si l'exil est le prix de la fidélité des princes de votre sang, nous
 » pouvons nous demander avec effroi, avec douleur, ce que
 » vont devenir les lois, la liberté publique étroitement liées à
 » la nôtre, l'honneur national et les mœurs françaises, ces mœurs
 » si douces, si nécessaires à conserver pour l'intérêt commun
 » du trône et des peuples.

« De tels moyens, Sire, ne sont pas dans votre cœur ; de tels
 » exemples ne sont pas les principes de Votre Majesté ; *ils viennent d'une autre source.* » Les parlemens dirigeaient donc les premières attaques publiques contre la reine ; de même qu'une portion de la cour avait encouragé long-temps des attaques secrètes. Le trône eut ainsi pour premiers adversaires ceux qui lui devaient leur appui ou qui recevaient de lui leur éclat ; ceci peut aider à mettre sur la voie ceux qui cherchent les causes premières de la révolution.

(Note de l'édit.)

cas arrivant que l'empereur eût une juste guerre à soutenir; qu'elle ne put l'obtenir, et que M. de Vergennes, dans un entretien qu'il avait eu avec elle à ce sujet, avait mis fin à ses instances, en lui disant qu'il répondait à la mère du dauphin et non à la sœur de l'empereur (1). Les quinze millions furent envoyés. On n'avait nul besoin d'argent à Vienne, et l'on y sentait tout le prix d'une armée française; mais comment, disait la reine, a-t-on eu la perfidie de faire partir ces quinze millions de l'hôtel de la grande poste, en répétant sans cesse et faisant connaître, même aux porte-faix, qu'ils chargeaient des voitures d'argent que j'envoyais à mon frère, lorsque cet argent eût de même été fourni, si j'eusse été d'une autre maison, et que d'ailleurs il était envoyé contre mon vœu?

Cette princesse n'avait jamais déguisé son éloignement pour la guerre d'Amérique; elle ne concevait pas qu'on eût pu conseiller à un souverain de chercher l'abaissement de l'Angleterre, en attaquant l'autorité souveraine, et en aidant un peuple à organiser une constitution républicaine; elle plaisantait souvent sur l'enthousiasme que Franklin inspirait aux Français; et à la paix de 1783, elle affecta de traiter les seigneurs anglais et l'ambassa-

(1) Voyez dans les éclaircissemens, lettre (C), un passage assez étendu sur la position difficile où se trouvait M. de Vergennes au milieu des partis qui divisaient la cour, et des obstacles que ses vues politiques rencontraient en Europe. (*Note de l'édit.*)

deur d'Angleterre avec des égards tout particuliers.

Quand le comte de Moustier partit pour sa mission près des États-Unis, après avoir eu publiquement son audience de congé, il vint me demander de lui en faire obtenir une dans l'intérieur; je ne pus y parvenir malgré les instances que je me permis : la reine me dit de lui souhaiter un bon voyage; mais qu'il n'y avait que les cabinets des ministres qui pussent avoir des choses particulières à lui dire, puisqu'il allait dans un pays où le nom de *roi* et celui de *reine* devaient être haïs.

Marie-Antoinette n'eut donc d'influence directe sur les affaires d'État qu'après la mort de M. de Maurepas, celle de M. de Vergennes, et la retraite de M. de Calonne. Elles'affligeait souvent de sa position nouvelle, et la regardait comme un malheur qu'elle n'avait pu éviter. Un jour que je l'aidais à serrer des mémoires et des rapports que des ministres l'avaient chargée de remettre au roi : « *Ah!* » dit-elle en soupirant, *il n'y a plus de bonheur pour moi depuis qu'ils m'ont faite intrigante.* » Je me récriai sur ce mot. « Oui, reprit la reine, c'est bien le mot propre; toute femme qui se mêle d'affaires au-dessus de ses connaissances, et hors des bornes de son devoir, n'est qu'une *intrigante*; vous vous souviendrez au moins que je ne me gâte pas, et que c'est avec regret que je me donne moi-même un pareil titre. Les reines de France ne sont heureuses qu'en ne se mêlant de rien, et en conservant un crédit suffisant pour

» **faire la fortune** de leurs amis, et le sort de quelques **serviteurs zélés**. Savez-vous, » ajouta cette excellente princesse, que sa conduite plaçait **malgré elle**, en contradiction avec ses principes, « savez-vous ce qui m'est arrivé dernièrement ? » Depuis que je vais à des comités particuliers chez le roi, j'ai entendu, pendant que je traversais l'œil-de-bœuf, un des musiciens de la chapelle dire assez haut pour que je n'en aie pas perdu une seule parole : *Une reine qui fait son devoir reste dans ses appartemens à faire du filet*. J'ai dit en moi-même : « *Malheureux, tu as raison, mais tu ne connais pas ma position; je cède à la nécessité et à ma mauvaise destinée.* » Cette position était d'autant plus pénible, que Louis XVI avait contracté la longue **habitude** de ne lui rien communiquer des affaires d'état, et que, lorsqu'elle fut forcée, vers les derniers temps de son règne, de se mêler des choses les plus importantes, cette habitude du roi venait souvent lui dérober la connaissance des particularités qu'il lui eût été nécessaire de savoir. N'obtenant que des lumières insuffisantes, guidée par des gens plus ambitieux que capables, la reine ne pouvait être utile à la marche des affaires; et s'en mêler ostensiblement lui attirait, de la part de tous les partis et de toutes les classes de la société, une **défauteur** dont la progression était alarmante pour tous les gens qui lui étaient sincèrement attachés.

Séduite et entraînée par le langage brillant de

l'archevêque de Sens, entretenue dans la confiance qu'elle accordait à ce ministre par les éloges que l'abbé de Vermond ne cessait de donner à ses talens, la reine, après avoir fait la faute de l'amener au ministère, en fit malheureusement une aussi grave, en le soutenant, à l'époque d'une disgrâce obtenue du désespoir de la nation entière. Elle crut de sa dignité de lui donner, au moment de son départ, des preuves ostensibles de son estime; et sa sensibilité même l'égarant, elle lui envoya son portrait enrichi de pierreries, et le brevet de dame du palais pour sa nièce, madame de Canisy, disant qu'il fallait dédommager un ministre sacrifié par la brigue des cours, et par l'esprit factieux de la nation; qu'autrement on n'en trouverait plus qui voulussent se dévouer pour les intérêts du souverain. Cependant, le jour du départ de l'archevêque, la joie éclata à la cour, et fut populaire dans Paris; on y fit des feux de joie; la basoche brûla un mannequin qui représentait l'archevêque; et plus de cent courriers partirent de Versailles dans la soirée même de sa disgrâce, pour en porter l'heureuse nouvelle dans toutes les campagnes qui environnaient Paris et Versailles (1). J'ai vu depuis la reine verser des larmes amères sur les torts qu'elle avait eus à cette époque, lorsque

(1) Les éclaircissemens présentent des renseignemens curieux, sur les circonstances qui accompagnèrent et suivirent la retraite de l'archevêque. (Lettre D.) *(Note de l'édit.)*

l'archevêque osa dire, quelque temps avant sa mort, dans un discours qui fut imprimé, qu'une partie de ses opérations, pendant son ministère, avait eu pour unique but la crise salutaire que la révolution avait fait naître (1).

Lorsque la mesure infructueuse des assemblées des notables (2), et l'esprit de rébellion des par-

(1) Je suis forcé de rappeler ici deux caricatures du temps, parce qu'elles montrent, l'une dans sa gaieté grossière, l'autre dans sa méchanceté calomnieuse, quelles attaques on commençait à diriger contre le trône et les plus augustes personnages.

« Dans ces temps de troubles et de haine (lors de l'exil des parlemens à Troyes), on se permit deux caricatures qui feront juger jusqu'à quel point les esprits étaient exaspérés. Dans la première, on faisait allusion au siège de Troie, à ce que les poètes racontent de la ruse qui favorisa la prise de cette ville. On voyait un cheval que montait la reine de France; d'une de ses oreilles passait l'édit de l'impôt territorial, de l'autre, la déclaration du timbre; le garde-des-sceaux tenait la bride, l'abbé de Vermond l'étrier de la droite, la duchesse de Polignac l'étrier de la gauche. De la bouche du quadrupède sortait l'archevêque de Sens, du côté opposé le baron de Breteuil. Au bas on lisait cette inscription : *Rassurez-vous; ces gens-là ne sont pas des Grecs.*

» Dans la seconde caricature, plus simple et plus méchante, le roi était représenté à table avec son épouse; il avait le verre à la main; la reine portait un morceau à sa bouche; le peuple était autour de la table en foule, la bouche ouverte. Au bas on lisait : *Le roi boit, la reine mange, le peuple crie.* » (Anecdotes du règne de Louis XVI, T. I^{er}.)

(Note de l'édit.)

(2) L'assemblée des notables, comme on le voit dans les Mémoires de Weber, T. I^{er}, renversa les plans et causa la chute de

lemens eurent amené la nécessité des états-généraux, on discuta long-temps, dans le conseil, s'il fallait les assembler à Versailles, ou à quarante ou soixante lieues de la capitale : la reine adopta ce dernier avis, et elle insista auprès du roi pour que l'on s'éloignât de l'immense population de Paris. Elle craignait dès-lors que le peuple n'influencât les délibérations des députés : plusieurs mémoires furent présentés au roi, sur cette importante question; mais l'opinion de M. Necker prévalut, et Versailles fut le lieu indiqué : ce qui peut faire présumer que M. Necker, dans ses projets, sans supposer qu'ils pussent aller jusqu'à l'anéantissement de la monarchie, comptait que les mouvemens populaires, qu'il se flattait sans doute de diriger, lui seraient utiles.

M. de Calonne. Chacun des bureaux de cette assemblée était présidé par un prince du sang. Le premier bureau avait pour président Monsieur, aujourd'hui S. M. Louis XVIII.

« Monsieur, dit un écrit du temps, se couvrit de gloire à l'assemblée des notables de 1787. Il ne manqua pas un seul jour de présider son bureau, et il y développa des vertus vraiment patriotiques. Ses soins à discuter les matières les plus sérieuses d'administration, à les éclaircir, à défendre les intérêts et la cause du peuple, inspirèrent même une sorte de jalousie au roi. Monsieur ne cessa de penser et de dire hautement : « Qu'une » résistance respectueuse aux ordres du monarque n'était pas » blâmable, et qu'on pouvait combattre l'autorité par des raisons, et la forcer, en quelque sorte, à s'éclairer, sans » lui manquer en rien. »

(*Note de l'édit.*)

La double représentation accordée au tiers-état occupait toutes les têtes politiques ; il n'y avait plus d'autre sujet d'entretien ; les uns prévoyaient tous les inconvéniens de cette mesure, les autres en exaltaient tous les avantages.

La reine adopta le plan auquel le roi avait consenti, elle croyait que l'espoir d'obtenir des grâces ecclésiastiques maintiendrait le clergé du second ordre, et que M. Necker était assuré d'avoir la même influence sur les avocats et les autres gens de cette classe, qui formaient l'ordre du tiers. Monsieur le comte d'Artois s'étant rangé de l'opinion contraire, présenta au roi, en son nom et au nom de plusieurs princes du sang, un mémoire contre la double représentation accordée au tiers. La reine lui en sut mauvais gré ; ses conseillers intimes lui firent craindre alors qu'un parti ne voulût faire jouer un rôle à ce prince ; sa démarche était approuvée par la société de madame de Polignac ; et, depuis ce temps, la reine ne s'y rendait plus que pour éviter l'apparence d'un changement dans ses habitudes. Elle en revenait presque toujours affligée : on l'y traitait avec le profond respect que l'on doit à une reine ; mais les grâces touchantes de l'amitié avaient fait place aux devoirs d'étiquette, et son cœur en était vivement blessé. Le froid qui existait entre elle et M. le comte d'Artois lui était aussi fort pénible ; elle l'avait aimé comme l'on aime son propre frère.

L'ouverture des états-généraux se fit le 4 mai. Pour la dernière fois de sa vie, la reine parut avec la magnificence royale.

Je ne passerai pas sous silence une anecdote connue qui prouve, qu'avant cette époque, une faction avait ourdi des trames contre cette princesse. Lors de la procession des états-généraux, des femmes du peuple, en voyant passer la reine, crièrent *vive le duc d'Orléans!* avec des accens si factieux, qu'elle pensa s'évanouir. On la soutint, et ceux qui l'environnaient craignirent un moment qu'on ne fût obligé d'arrêter la marche de la procession. La reine se remit, et eut un vif regret de n'avoir pu éviter les effets de ce saisissement.

La première séance des états eut lieu le lendemain. Le roi prononça son discours avec assurance et noblesse; la reine m'avait dit qu'il s'en occupait beaucoup, et le répétait souvent pour être maître des intonations de sa voix.

Sa Majesté donna des marques publiques d'attachement et de déférence pour la reine, qui fut applaudie; mais il fut aisé de remarquer que ces applaudissemens étaient un hommage rendu seulement au roi.

Dès les premières séances, on put s'apercevoir combien Mirabeau serait redoutable à l'autorité. On assure qu'il fit connaître, en ce temps, au roi, et plus particulièrement à la reine, une partie de ses projets, et ses propositions pour y renoncer. Il

avait fait briller les armes que lui donnaient son éloquence et son audace, pour traiter avec le parti qu'il voulait attaquer. Cet homme jouait à la révolution pour gagner une grande fortune. La reine me dit à cette époque qu'il demandait une ambassade, et c'était, si ma mémoire ne me trompe pas, celle de Constantinople. Il fut refusé avec le juste mépris qu'inspire le vice, et que la politique eût sans doute su déguiser, si elle eût pu prévoir l'avenir.

L'enthousiasme général pendant les commencemens de cette assemblée, les débats entre le tiers-état, la noblesse et même le clergé, alarmaient chaque jour davantage Leurs Majestés et les gens attachés à la cause de la monarchie ; mais cette époque de notre histoire est trop connue, et a déjà été écrite par des gens trop habiles, pour que je sorte des détails auxquels je dois me borner.

La reine se couchait très-tard, ou plutôt cette infortunée princesse commençait à ne plus goûter de repos. Vers la fin de mai, un soir qu'elle était assise au milieu de la chambre, elle racontait plusieurs choses remarquables qui avaient eu lieu pendant le cours de la journée ; quatre bougies étaient placées sur sa toilette ; la première s'éteignit d'elle-même, je la rallumai : bientôt la seconde, puis la troisième, s'éteignirent aussi ; alors la reine, me serrant la main avec un mouvement d'effroi, me dit : « Le malheur peut rendre superstitieuse ; si » cette quatrième bougie s'éteint comme les autres,

» rien ne pourra m'empêcher de regarder cela
 » comme un sinistre présage..... » La quatrième
 bougie s'éteignit.

On fit observer à la reine que les quatre bougies avaient probablement été coulées dans le même moule, et qu'un défaut à la mèche s'était naturellement trouvé au même endroit, puisque les bougies s'étaient éteintes dans l'ordre où on les avait allumées (1).

Les députés du tiers arrivaient à Versailles avec les plus fortes préventions contre la cour. Les méchants propos de Paris ne manquant jamais de se répandre dans les provinces, ils croyaient que le roi se permettait les plaisirs de la table jusqu'à des excès honteux; ils étaient persuadés que la reine épuisait les trésors de l'État, pour satisfaire au luxe

(1) « On aura une idée, dit Montjoie, de la vie que la reine menait depuis l'ouverture des états-généraux, par ce qu'elle en marquait à la duchesse de Polignac. Dans une première lettre elle lui écrivait : »

« Ma santé se soutient encore; mais mon âme est accablée de
 » peines, de chagrins et d'inquiétudes : tous les jours j'apprends
 » de nouveaux malheurs; un des plus grands pour moi est d'être
 » séparée de tous mes amis. Je ne rencontre plus de cœurs qui
 » m'entendent. »

Dans une autre lettre elle écrivait : « Toutes vos lettres à
 » M. de *** me font grand plaisir, je vois au moins de votre
 » écriture; je lis que vous m'aimez, et cela me fait du bien.
 » Soyez tranquille, l'adversité n'a pas diminué ma force et mon
 » courage, et m'a donné plus de prudence. »

(Note de l'édit.)

le plus déraisonnable : presque tous voulurent visiter le petit Trianon. L'extrême simplicité de cette maison de plaisance ne répondant pas à leurs idées, quelques-uns insistèrent pour qu'on leur fit voir jusqu'aux moindres cabinets, disant qu'on leur cachait les pièces richement meublées. Enfin, ils en indiquèrent une qui, selon eux, devait être partout ornée de diamans, avec des colonnes torsées, mélangées de saphirs et de rubis. La reine ne pouvait revenir de ces folles idées, et en entretenit le roi, qui à la description que ces députés avaient faite de cette chambre aux gardiens de Trianon, jugea qu'ils cherchaient la décoration de diamans de composition qui avait été faite, sous le règne de Louis XV, pour le théâtre de Fontainebleau.

Le roi pensait que ses gardes-du-corps, retournant dans leurs provinces, après avoir fait leur quartier de service à la cour, racontaient ce qu'ils y avaient vu, et que ces récits exagérés devaient souvent finir par y être dénaturés. Cette première idée du roi, sur la recherche de la chambre de diamans, fit penser à la reine que l'opinion sur le prétendu goût du roi pour la boisson devait aussi venir des gardes qui accompagnaient sa voiture, lorsqu'il chassait à Rambouillet. Le roi, n'aimant pas à découcher, partait de ce rendez-vous de chasse après son souper ; il s'endormait profondément dans sa voiture, et n'était réveillé qu'au moment de son arrivée dans la cour royale : il descendait de voiture au milieu des gardes-du-corps, en chancelant comme un

homme à moitié éveillé, ce qui avait été pris pour un état d'ivresse (1).

La plupart des députés arrivés avec des préventions dues à l'erreur, ou semées par la malveillance, se logèrent chez les plus petits particuliers de Versailles, dont les propos inconsiderés ne contribuèrent pas peu à entretenir ces préventions. Tout enfin disposait l'esprit des députés à servir les projets des chefs de la rébellion.

Peu de temps après l'ouverture des états-généraux, le premier dauphin mourut. Ce jeune prince était tombé, en quelques mois, d'une santé florissante dans un rachitisme qui lui avait courbé l'épine du dos, allongé les traits du visage, et rendu

(1) Il est curieux de rapprocher l'anecdote qu'on va lire du reproche injuste fait à Louis XVI, et dont madame Campan explique si naturellement les causes.

« La comédie d'*Ésope à la Cour*, de Boursault, renferme une scène dans laquelle le prince permet aux courtissans de lui dire ses défauts. Ils s'accordent tous à le louer outre mesure ; un seul ose lui reprocher d'aimer le vin et de s'enivrer, vice dangereux chez tous les hommes, et plus encore dans un roi. Louis XV, pour qui ce goût honteux était déjà presque une habitude, dès l'année 1739, trouva la pièce de Boursault mauvaise, et en défendit la représentation à la cour. Après la mort de ce prince, le temps du deuil expiré, Louis XVI demanda une représentation d'*Ésope à la Cour*, trouva cette pièce pleine de sens, faite pour instruire les rois, et ordonna qu'on la lui ~~présent~~ ^{montr}ât souvent sous les yeux. »

(Note de l'édit.)

les jambes si faibles, qu'on le soutenait comme un vieillard caduc, pour le faire marcher (1). Que de

(1) Louis, dauphin de France, qui mourut à Versailles le 4 juin 1789, annonçait une intelligence précoce. On trouve, dans un ouvrage écrit à cette époque, les détails suivans, sur ses dispositions et sur les soins assidus que lui donnait la duchesse de Polignac.

« M. le dauphin, à l'âge de deux ans, était d'une jolie figure : il articulait bien, et répondait avec intelligence aux questions qu'on lui faisait. Pendant qu'il était au château de la Muette, tout le monde avait la liberté de le voir. Ayant reçu devant le public une boîte de bonbons que lui envoyait la reine, avec son portrait dessus, il s'écria : *Ah ! voilà le portrait de maman.*

» M. le dauphin était habillé très-simplement, avec un habit de matelot; rien ne le distinguait d'un enfant ordinaire que la croix de Saint-Louis, le cordon bleu et l'ordre de la Toison, décorations qui sont l'attribut distinctif de sa naissance.

» La duchesse Jules de Polignac, sa gouvernante, le quittait à peine un seul instant : elle renonça aux voyages, à tous les plaisirs de la cour, pour vaquer uniquement à ses précieuses fonctions.

» Voici un trait vraiment touchant qu'on raconte du jeune dauphin que la mort nous a enlevé. Ce prince étant tombé en langueur de la maladie dont il est mort, avait toujours témoigné beaucoup d'affection à M. de Bourset, son valet de chambre. Il lui demanda un jour des ciseaux; ce gentilhomme lui représenta que cela lui était défendu. L'enfant insista avec douceur, et l'on fut obligé de lui céder. Muni des ciseaux qu'il désirait, il s'en servit pour se couper une boucle de cheveux qu'il enveloppa avec soin dans une feuille de papier : « Tenez, Monsieur, » dit-il à son valet de chambre, voilà le seul présent que je puisse vous faire, n'ayant rien à ma disposition; mais quand je

pleurs maternels cet état languissant et précurseur d'une mort certaine fit verser à cette princesse, livrée d'ailleurs aux alarmes que lui causait déjà la situation du royaume! A tant de chagrins se joignirent encore des tracasseries insupportables, quand elles se renouvellent fréquemment. Une désunion ouverte entre les familles et les amis du duc d'Harcourt, gouverneur du dauphin, et de la duchesse de Polignac, sa gouvernante, influa beaucoup sur les afflictions de la reine. Le jeune prince témoignait une grande prévention contre la duchesse de Polignac, qui l'attribuait soit au duc, soit à la duchesse d'Harcourt, et venait s'en plaindre à la reine : il est vrai que deux fois le dauphin l'avait fait sortir de sa chambre, en lui disant, avec cet air de maturité que les maladies de langueur donnent toujours à l'enfance : « Sortez, » Duchesse, vous avez la fureur de faire usage d'ordres qui m'incommodent toujours; » et elle n'en portait jamais. La reine s'aperçut aussi que les préventions contre son amie s'étendaient sur elle-même; son fils ne parlait plus en sa présence. Il avait pris le goût des sucreries; elle le sut, et lui présenta quelques pâtes de guimauve et de jujube. Les sous-gouverneurs et jusqu'au premier valet de chambre

« serai mort, vous présenterez ce gage à mon papa et à maman;
« en se souvenant de moi, j'espère qu'ils se souviendront de
« vous. »

(*Note de l'édit.*)

la prièrent de ne rien donner à M. le dauphin, qui ne devait recevoir aucune espèce d'aliment qu'avec l'aveu de la faculté. Je m'abstiens d'exprimer le déchirement de cœur qu'une pareille défense lui fit éprouver, d'autant plus que la reine n'ignorait pas que l'on avait l'injustice de croire qu'elle accordait une préférence marquée au duc de Normandie, dont la santé brillante et l'amabilité contrastaient, en effet, avec l'air languissant et le caractère mélancolique de son frère aîné. Elle ne pouvait au moins douter que, depuis assez longtemps, on n'eût le projet de lui ravir la tendresse d'un enfant qu'elle aimait en bonne et tendre mère et que ses souffrances lui rendaient encore plus intéressant. Avant l'audience que le roi donna, le 10 août 1788, aux envoyés de Tipoo-Saëb, sultan, elle avait prié le duc d'Harcourt de détourner le dauphin, dont la difformité était déjà apparente, de l'idée d'assister à cette cérémonie, ne voulant pas, dans l'état de dépérissement où il était alors, l'exposer aux regards de la foule de curieux de Paris qui seraient placés dans la galerie. Malgré cette espèce d'injonction, on laissa cependant le dauphin écrire à sa mère pour qu'elle lui permit d'assister à cette audience. La reine fut forcée de le refuser, et en fit de vifs reproches au gouverneur qui lui répondit seulement qu'il n'avait pu s'opposer au désir d'un enfant malade. Un an avant la mort du dauphin, la reine avait perdu la princesse Sophie qui tétait encore; ce premier malheur avait été,

selon ce que disait la reine, le début de tous ceux qui s'étaient succédé depuis ce moment (1).

(1) L'article consacré à la mémoire de Louis XVI, dans la Biographie universelle, ne fait point mention de cette princesse. « Ce prince eut trois enfans, y est-il dit : Louis, dauphin, qui mourut en 1789; Louis XVII, et Marie-Thérèse-Charlotte, aujourd'hui Madame, duchesse d'Angoulême. » L'erreur ou, si l'on veut, l'oubli est de peu d'importance; mais lorsqu'il s'agit de la famille de Louis XVI, on est surpris de rencontrer cette erreur dans un article signé de Bonald. (Note de l'edit.)

CHAPITRE XIV.

Serment du Jeu-de-Paume. — Insurrection du 14 juillet. — Le roi se rend à l'Assemblée nationale. — Anecdotes. — Spectacle que présentent les cours du château de Versailles. — Particularités singulières. — On feint de croire que la salle de l'Assemblée nationale est minée. — Discours du roi qui rejette ces odieux soupçons. — Anecdotes. — Esprit des troupes. — Départ du comte d'Artois, du prince de Condé, du duc et de la duchesse de Polignac. — Elle est reconnue par un postillon qui la sauve. — Le roi se rend à Paris. — Terreurs à Versailles. — La reine veut se rendre à l'Assemblée: discours touchant qu'elle prépare. — Retour du roi: la reine est blessée du discours de Bailly. — Assassinat de MM. Foulon et Berthier. — Plans présentés au roi par M. Foulon, pour arrêter la marche de la révolution. — Mot affreux de Barnave. — Son repentir.

LE trop mémorable serment des états-généraux, fait au jeu de paume à Versailles, fut suivi de la séance royale du 23 juin. La reine regardait comme trahison ou lâcheté criminelle dans M. Necker de n'avoir pas accompagné le roi: elle disait qu'il avait changé en poison un remède salutaire; que, possédant toute la popularité, l'audace de désavouer hautement la démarche de son souverain avait enhardi les factieux et entraîné toute l'Assemblée, et qu'il était d'autant plus coupable, que la veille il lui avait donné sa parole d'accompagner le roi à

cette séance. M. Necker voulut en vain s'excuser, en disant qu'on n'avait pas écouté ses avis.

Bientôt les insurrections du 11, du 12 et du 14 juillet ouvrirent la scène de désastres dont la France était menacée. Le massacre de M. de Flesselles et de M. de Launay fit répandre à la reine des larmes bien amères, et l'idée que le roi avait perdu des sujets dévoués lui déchirait le cœur.

Le soulèvement ne portait plus le seul caractère d'insurrection populaire : les mots *vive la nation ! vive le roi ! vive la liberté !* avaient jeté la plus grande lumière sur l'étendue du plan des réformateurs. Cependant le peuple parlait encore du roi avec amour, et semblait le considérer comme propre, par son caractère, à favoriser le vœu de la nation pour la réforme de ce que l'on appelait les abus ; mais on le croyait arrêté par les opinions et l'influence de M. le comte d'Artois et de la reine ; et ces deux augustes personnes étaient alors les objets de la haine des mécontents. Les dangers que courait M. le comte d'Artois déterminèrent la première démarche du roi auprès de l'Assemblée nationale. Il s'y rendit, le 15 juillet au matin, avec ses frères, sans cortège, sans gardes, y parla debout et découvert, et prononça ces paroles mémorables : « Je me fie à vous, je ne veux faire qu'un » avec ma nation ; et, comptant sur l'amour et la » fidélité de mes sujets, j'ai donné ordre aux troupes » de s'éloigner de Paris et de Versailles. » Le roi revint à pied de la salle des états-généraux jusqu'à

son palais ; les députés s'empressèrent de le suivre , et formèrent son cortége et celui des princes qui l'accompagnaient. La fureur du peuple s'adressait directement au comte d'Artois, dont l'opinion contre la double représentation paraissait un crime odieux. On cria plusieurs fois : *Vive le roi , en dépit de vous , Monseigneur , et de vos opinions.* Une femme osa s'approcher de Sa Majesté , et lui demander si ce qu'elle venait de faire était bien sincère , et si on ne le ferait pas changer.

Les cours du château étaient garnies d'une foule immense ; on demanda que le roi , la reine et ses enfans parussent sur le balcon. La reine me remit la clef des portes intérieures qui conduisaient chez M. le dauphin , et m'ordonna d'aller trouver la duchesse de Polignac , de lui dire qu'elle demandait son fils , et m'avait chargée de le conduire moi-même dans ses cabinets , où elle l'attendait pour le montrer au peuple. La duchesse me dit que cet ordre lui annonçait qu'elle ne devait pas accompagner le prince. Je ne répondis rien ; elle me serra la main , en me disant : « Ah ! madame Campan , quel coup » je reçois ! » Elle embrassa l'enfant en pleurant , et me donna une semblable marque d'attachement. Elle savait combien j'aimais , combien j'estimais la bonté et la noble simplicité de son caractère ! Je voulus la rassurer en lui disant que j'allais ramener le prince ; mais elle persista , disant qu'elle entendait cet ordre et savait ce qu'il lui annonçait. Alors , son mouchoir sur les yeux , elle rentra dans son

cabinet intérieur. Une sous-gouvernante me demanda si elle pouvait suivre M. le dauphin ; je lui répondis que la reine n'avait donné aucun ordre qui pût l'en empêcher, et nous nous rendîmes chez la reine qui attendait le prince pour le faire paraître sur le balcon.

Cette douloureuse commission exécutée, je descendis dans les cours, où je me mêlai parmi la foule. J'entendis mille vociférations : il était aisé de juger, à la différence entre le langage et le vêtement de certaines gens, qu'il y en avait de déguisés. Une femme, ayant un voile de dentelle noire baissé sur son visage, m'arrêta avec assez de violence par le bras, et me dit, en m'appelant par son nom : « Je vous connais très-bien, » dites à la reine qu'elle ne se mêle plus de » nous gouverner ; qu'elle laisse son mari et nos » bons états-généraux faire le bonheur du peuple. » Au même instant, un homme vêtu comme un fort de la halle, le chapeau rabattu sur les yeux, me saisit par l'autre bras, et me dit : « Oui, oui, » répétez-lui souvent qu'il n'en sera pas de ces » états-ci comme des autres, qui n'ont rien produit de bon pour le peuple ; que la nation est » trop éclairée en 1789, pour n'en pas tirer un » meilleur parti, et qu'il n'y aura pas à présent » de député du tiers prononçant un discours un genou en terre ; dites-lui bien cela, entendez-vous ? » J'étais saisie de frayeur ; la reine parut alors sur son balcon. « Ah ! dit la femme voilée, la

» duchesse n'est pas avec elle. — Non, reprit
» l'homme, mais elle est encore à Versailles : elle est
» comme les taupes, elle travaille en-dessous ; mais
» nous saurons piocher pour la déterrer. » Cet
odieux couple s'éloigna de moi, et je rentrai dans
le palais, me soutenant à peine. Je crus devoir
rendre compte à la reine du dialogue de ces deux
inconnus ; elle m'en fit raconter les détails devant
le roi.

Vers les quatre heures après-midi, je me rendais
chez madame Victoire, en passant par la terrasse ;
trois hommes étaient arrêtés sous les fenêtres de
la salle du trône. Un d'eux criait à haute voix :
« Voilà où est placé ce trône dont on cherchera
» les vestiges avant peu. » Il ajouta mille invectives
contre Leurs Majestés. J'entrai chez la prin-
cesse qui travaillait seule dans son cabinet, der-
rière un store de canevas qui la garantissait d'être
vue du dehors. Ces trois hommes continuaient à se
promener sur la terrasse ; je les lui montrai, en ré-
pétant ce qu'ils venaient de dire. Elle se leva pour
les voir de plus près, et m'apprit que l'un d'eux
se nommait Saint-Huruge, qu'il était vendu au
duc d'Orléans, et déchaîné contre l'autorité, pour
avoir été quelque temps enfermé par lettre-de-
cachet, comme mauvais sujet.

Le roi n'ignorait pas toutes ces menaces popu-
laires ; il savait de même les jours où l'on avait
versé de l'argent dans Paris, et une ou deux fois
la reine m'avait empêchée d'y aller en me disant

de rester à Versailles, qu'il y aurait sûrement du bruit le lendemain, parce qu'elle savait que l'on avait semé beaucoup d'écus dans les faubourgs (1).

Le 14 juillet au soir, le roi était entré chez la reine, comme j'étais seule avec Sa Majesté; il lui parlait des soupçons affreux que les factieux de l'Assemblée avaient fait répandre, en disant qu'il avait fait miner la salle des états-généraux, pour la faire sauter; mais il ajouta qu'il devait continuer à mépriser une semblable ineptie : je me permis de lui dire que j'avais soupé la veille avec M. Begouen, député, qui avait dit que des personnes fort estimables pensaient que cet horrible moyen avait été suggéré à l'insu du roi. « L'idée d'une semblable atrocité n'a pas révolté un homme aussi vertueux que Begouen, dit alors Sa Majesté; demain matin, de bonne heure, j'ordonnerai que l'on fasse fouiller dans la salle. » On voit, en effet, par le discours du roi à l'Assemblée nationale le 15 juillet, que les soupçons qu'on avait semés méritaient son attention. « Je sais, dit-il dans ce discours, que l'on a répandu d'injustes soupçons; je sais qu'on a osé publier que vos personnes n'étaient pas en

(1) J'ai vu un écu de six francs qui avait sûrement servi de paiement à quelque misérable, la nuit du 12 juillet; on y lisait ces mots gravés assez profondément : *Minuit, 12 juillet, trois pistolets.* C'était sans doute un mot d'ordre pour cette première insurrection.

(Note de madame Campan.)

» sûreté ; serait-il donc nécessaire de vous rassurer sur des bruits aussi coupables, démentis
» d'avance par mon caractère connu ? »

La démarche du 15 juillet n'avait point calmé les troubles. Des députations de poissardes se succédaient pour demander que le roi vînt à Paris, où sa présence seule ferait cesser l'insurrection.

Le 16 juillet, il y eut un comité chez le roi, où il s'agissait de la question la plus importante. Sa Majesté devait-elle quitter Versailles et partir avec les troupes dont elle venait d'ordonner la retraite, ou se rendre à Paris pour calmer les esprits ? La reine désirait le départ. Le 16 au soir, elle me fit ôter de ses écrins toutes ses parures de diamans, pour les réunir dans un seul petit coffre qu'elle devait emporter dans sa propre voiture. Elle brûla avec moi une grande quantité de papiers ; car, dès ce moment, on menaçait Versailles d'une incursion de gens armés de Paris.

Le 16 au matin, avant de se rendre à un autre comité chez le roi, et après avoir préparé ses bijoux et visité tous ses papiers, la reine m'en remit un plié et non cacheté, et m'ordonna de ne le lire qu'à l'instant même où elle m'en ferait donner l'ordre de chez le roi ; qu'alors j'exécuterais tout ce qu'il contenait ; mais elle revint elle-même vers dix heures du matin, la chose était décidée : l'armée partait sans le roi ; tous ceux qui couraient un danger imminent, devaient partir en même temps.
« Le roi ira demain à l'Hôtel-de-Ville, me dit la

» reine ; ce n'est pas lui qui a choisi ce parti , les
 » débats ont été longs , le roi les a terminés en se
 » levant , et en disant : *Enfin , Messieurs ! il faut*
 » *se décider , dois-je partir ou rester ? Je suis prêt*
 » *à l'un comme à l'autre.* La majorité a été pour
 » que le roi restât ; l'avenir nous fera voir si on a
 » choisi le bon parti. » Je remis à la reine l'écrit
 qui n'était plus utile : elle me le lut ; il contenait
 ses ordres pour le départ ; je devais la suivre , tant
 pour mes fonctions auprès de sa personne , que
 pour servir d'institutrice à Madame. La reine dé-
 chira ce papier les larmes aux yeux en disant :
 « Lorsque je l'écrivis , j'espérais bien qu'il me se-
 » rait utile , mais le sort en a ordonné autrement ;
 » je crains bien que ce ne soit pour notre malheur
 » à tous. »

Après le départ des troupes , on remercia le nou-
 veau ministère ; M. Necker fut rappelé. On ne put
 douter que les soldats d'artillerie ne fussent cor-
 rompus. « Pourquoi ces canons ? criaient des troupes
 de femmes qui remplissaient les rues : voulez-vous
 tuer vos mères , vos femmes , vos enfans ? — Ne
 craignez rien , répondaient les soldats , ces canons
 seront plutôt braqués contre le palais du tyran que
 contre vous. »

Le comte d'Artois , le prince de Condé , avec
 leurs enfans , partirent en même temps que les trou-
 pes (1). Le duc , la duchesse de Polignac , leur fille ,

(1) On ne lira pas sans intérêt quelques détails qui honorent

la duchesse de Guiche, la comtesse Diane de Polignac, sœur du duc, et l'abbé de Balivière, émigrèrent aussi dans la même nuit. Rien ne fut plus

la valeur de M. le prince de Condé, et plusieurs particularités qui, relatives à la naissance de M. le duc d'Enghien, paraissent plus singulières et plus touchantes quand on les rapproche des circonstances de sa fin tragique.

« Le prince de Condé s'était fait un nom dès son jeune âge. — Dans la guerre de sept ans, on citait de lui des traits de la bravoure qu'il montra à la bataille d'Astenbeck. On racontait que, sollicité de faire dix pas à gauche pour éviter la direction d'une batterie qui faisait à côté de lui d'affreux ravages, il avait répondu à M. de la Touraille : *Je ne trouve pas ces précautions dans l'histoire du grand Condé.*

» Il se distingua depuis à la bataille de Minden, en 1759, à la tête de sa réserve, chargeant l'ennemi sur une pelouse jonchée de cadavres des officiers de la gendarmerie et des carabiniers. Ses talens se développèrent davantage quand il eut à ses ordres un corps de troupes séparé, avec lequel il remporta divers avantages sur le prince de Brunswick. Louis XV, en récompense, lui donna les canons de l'ennemi ; et M. de Brunswick lui ayant depuis rendu visite à Chantilly, et n'ayant pas trouvé les canons que le prince de Condé avait soustraits à ses regards : *Vous avez voulu, lui dit-il, me vaincre deux fois, à la guerre par vos armes, dans la paix par votre modestie.* Le combat de Johannes-Berg acheva sa réputation. Seul, avec une réserve inférieure, il remporta une victoire complète sur le prince Ferdinand. Il avait tenu son conseil de guerre au milieu des coups de fusil, et tenu ferme sur le champ de bataille qui lui resta.

» M. le duc de Bourbon, fils de M. le prince de Condé, à peine sorti de l'enfance, devint amoureux de mademoiselle d'Orléans, et se montra si passionné, qu'à quatorze ans il épousa cette prin-

attendrissant que les adieux de la reine et de son amie; l'excès du malheur avait écarté loin d'elle le souvenir des différens que les opinions politiques avaient seules fait naître. Après ces tristes adieux, la reine eut plusieurs fois le désir de l'aller encore embrasser; ses démarches étaient trop observées : elle fut obligée de se priver de cette dernière consolation, mais elle chargea M. Campan d'assister à son départ, et lui remit une bourse de cinq cents louis, en lui ordonnant d'insister pour qu'elle trouvât bon qu'elle lui prêtât cette somme pour fournir aux frais de sa route. La reine ajouta qu'elle connaissait sa position; qu'elle avait souvent calculé ses revenus et les dépenses qu'exigeait sa place à la cour; que le mari et la femme, n'ayant d'autre fortune que les traitemens de leurs charges,

cesse, quoiqu'elle fût plus âgée que lui de six ans *. Mais on résolut de le faire voyager une année ou deux avant de le laisser tête à tête avec son épouse; il trompa la vigilance de ses argus et l'enleva du couvent où elle était. Madame la duchesse de Bourbon accoucha en 1771 du duc d'Enghien, après avoir souffert pendant quarante-quatre heures des douleurs que les femmes seules peuvent apprécier. L'enfant vint au monde tout noir et sans mouvement. On l'enveloppa de linges trempés dans de l'esprit-de-vin; mais ce remède faillit lui être funeste, car une étincelle ayant volé sur ses langes, le feu y prit. Cet accident fut arrêté par les soins de l'accoucheur et du médecin. »

(*Note de l'édit.*.)

* C'est à l'occasion de ce mariage que Laujon fit sa jolie pièce de *l'Amoureux de quinze ans*.

ne pouvaient faire aucune économie, ce qu'on était bien loin de penser à Paris. M. Campan resta jusqu'à minuit auprès de la duchesse pour la voir monter en voiture. Elle était vêtue en femme de chambre, et se mit sur le devant de la berline; elle demanda à M. Campan de parler souvent d'elle à la reine, et quitta pour toujours ce palais, cette faveur, ce crédit, qui lui avaient procuré de si cruels ennemis. Arrivés à Sens, les voyageurs trouvèrent le peuple soulevé : on demandait à tous ceux qui venaient de Paris, si les Polignacs étaient encore auprès de la reine. Un groupe de ces curieux adressa cette question à l'abbé de Balivière qui leur répondit, avec l'accent le plus ferme et les expressions les plus cavalères, qu'ils étaient bien loin de Versailles, et qu'on était quitte de tous ces mauvais sujets. A la poste suivante, le postillon monta sur le marche-pied, et dit à la duchesse : « Madame, il y a d'honnêtes gens dans ce monde : je vous ai tous reconnus à Sens. » On donna une poignée d'or à ce galant homme.

Au moment où ces premiers troubles éclatèrent, un vieillard plus que septuagénaire donna à la reine une véritable preuve d'attachement et de fidélité. M. Péraque, riche habitant des colonies, père de M. d'Oudenarde, venait de Bruxelles à Paris; il fut rencontré en relayant par un jeune homme qui quittait la France, et qui lui recommanda, s'il était chargé de quelques lettres des pays étrangers, de les brûler sur-le-champ, surtout s'il en avait pour la

reine. M. Péraque en avait une de l'archiduchesse, gouvernante des Pays-Bas, pour Sa Majesté. Il remercia l'inconnu et cacha sa dépêche avec soin ; mais en avançant vers Paris, l'insurrection lui parut si générale et si animée, qu'il ne jugea aucun moyen suffisant pour s'assurer que cette lettre ne serait point saisie. Il prit sur lui de la décacheter, et fit l'effort, surprenant pour son grand âge, de l'apprendre par cœur, quoique cette lettre eût quatre pages d'écriture. Arrivé à Paris, il la transcrivit et vint la présenter à la reine, en lui disant que le cœur d'un vieux et fidèle sujet lui avait donné le courage de prendre une semblable résolution. La reine reçut M. Péraque dans ses cabinets, lui exprima sa reconnaissance par l'attendrissement le plus honorable pour ce respectable vieillard. Sa Majesté pensa que le jeune inconnu qui l'avait prévenu de la situation de Paris, était le prince Georges de Hesse Darmstadt qui lui était fort dévoué, et qui avait quitté la capitale à cette même époque.

La marquise de Tourzel remplaça madame la duchesse de Polignac. Elle avait été choisie par la reine, comme une mère de famille d'une conduite irréprochable, et qui avait elle-même dirigé avec le plus grand succès l'éducation de mesdames ses filles.

Le roi partit le 17 juillet pour Paris, accompagné du maréchal de Beauvau, du duc de Villeroi, du duc de Villequier ; il prit aussi dans sa voiture le

comte d'Estaing (1) et le marquis de Nesle, qui avaient alors la faveur populaire. Douze gardes-du-corps, et la garde bourgeoise de Versailles, le conduisirent jusqu'au *Point-du-Jour*, près de Sèvres, où l'attendait la garde parisienne. Son départ causa une douleur égale aux alarmes auxquelles on était livré, malgré le calme qu'il fit paraître. La reine retint ses larmes, et s'enferma dans ses cabinets avec toute sa famille. Elle envoya chercher plusieurs personnes de sa cour : on trouva des cadenas à leurs portes. La terreur les avait éloignées. Le silence de la mort régnait dans tout le palais, les craintes étaient extrêmes, à peine espérait-on le retour du roi (2). La reine se fit préparer une robe, et fit ordonner à ses écuries de tenir tous ses attelages prêts. Elle écrivit un discours de quelques lignes pour l'Assemblée, voulant s'y rendre avec sa famille, son palais et son service, si le roi était retenu prisonnier dans Paris. Elle apprenait ce discours; je me souviens qu'il commençait par ces mots : « Messieurs, je viens vous remettre l'épouse » et la famille de votre souverain ; ne souffrez pas » que l'on désunisse sur la terre ce qui a été uni

(1) Le comte allait dîner à Versailles chez des bouchers, et flattait le peuple par des bassesses.

(Note de madame Campan.)

(2) Voyez les détails de ce voyage dans les Mémoires de Ferrières, qui les raconte avec autant d'intérêt que de sincérité.

(Note de l'édit.)

» dans le ciel. » En répétant ce discours, sa voix était coupée par ses larmes et par ces mots douloureux : *Ils ne le laisseront pas revenir !*

Il était plus de quatre heures quand le roi, qui était parti de Versailles à dix heures du matin, entra à l'Hôtel-de-ville. Enfin, à six heures du soir, M. de Lastours, premier page du roi, arriva; il n'avait pas mis une demi-heure à venir de la barrière de la Conférence à Versailles. Tout le monde sait que le moment du calme à Paris fut celui où l'infortuné souverain reçut, des mains de M. Bailly, la cocarde aux trois couleurs, et l'attacha à son chapeau. Un cri de *vive le roi* partit alors de tous côtés; il n'avait pas été une fois articulé auparavant : le roi respira à cet instant, et, les larmes aux yeux, s'écria que son cœur avait besoin de ces cris du peuple. Un de ses écuyers (M. de Cubières), lui dit que le peuple l'aimait, et qu'il n'avait jamais pu en douter. Le roi lui répondit avec un profond accent de sensibilité : « Cubières, les Français aimaient » Henri IV, et quel roi l'a jamais mieux mérité? (1) »

(1) La mémoire de Henri IV était chérie de Louis XVI : il redoutait alors sa fin déplorable; mais long-temps avant il se le proposait pour modèle. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Soularie :

« L'écriteau et l'inscription *Resurrexit*, placés au pied de la statue de Henri IV, à l'avènement de Louis XVI à la couronne, le flattèrent infiniment. *Le beau mot que celui-là!* disait-il; *s'il était vrai, Tacite lui-même n'aurait rien écrit de si laconique, ni de si beau.* »

» Louis XVI aurait voulu prendre pour modèle le règne de

Son retour à Versailles remplit sa famille d'une joie inexprimable; il se félicitait dans les bras de la reine, de sa sœur et de ses enfans, de ce qu'il n'était arrivé aucun accident, et ce fut alors qu'il répéta plusieurs fois : « Heureusement, il n'a pas coulé de » sang, et je jure qu'il n'y aura jamais une goutte » du sang français versé par mon ordre. » Maxime pleine d'humanité, mais trop hautement énoncée dans ces temps de factions!

La dernière démarche du roi fit espérer à beaucoup de gens que le calme allait rendre à l'Assemblée les moyens de continuer ses travaux et d'amener promptement le terme de sa réunion. La reine ne s'en flatta nullement; le discours de M. Bailly au roi l'avait blessée autant qu'il l'avait affligée. « Henri IV » avait conquis son peuple, et ici c'est le peuple » qui avait reconquis son roi. » Ce mot de *conquête* l'offensait; elle ne pardonnait pas à M. Bailly cette belle phrase d'académicien.

Cinq jours après le voyage du roi à Paris, le départ des troupes et l'éloignement des princes et des

ce grand prince. L'année suivante, le parti qui souleva le peuple pour la cherté des blés, enlevant l'écriteau *Resurrexit* de la statue de Henri IV, le plaça sous celle de Louis XV, alors détesté. Louis XVI, qui le sut, se retira dans ses petits appartemens où il fut surpris avec la fièvre et en pleurs, sans que ce jour-là on pût le déterminer ni à dîner, ni à se promener, ni à souper. On peut juger par ce trait quels supplices il endura au commencement de la révolution, lorsqu'il fut accusé de ne pas aimer le peuple français. » (*Note de l'édit.*)

grands, dont l'influence semblait inquiéter le peuple, un attentat horrible, commis par des assassins soudoyés, prouva que le roi avait descendu les degrés de son trône, sans avoir obtenu de réconciliation avec son peuple.

M. Foulon, adjoint au ministère pendant que M. de Broglie commandait l'armée réunie à Versailles, s'était caché à Viry. Il y fut reconnu, les paysans l'arrêtèrent et le traînèrent jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Le cri de mort s'y fit entendre; les électeurs, les membres du comité, M. de La Fayette, alors l'idole de Paris, voulurent inutilement sauver cet infortuné. Après un supplice dont les détails font frémir, son corps fut traîné dans les rues et jusqu'au Palais-Royal, et son cœur porté, le dirai-je? par des femmes..... au milieu d'un bouquet d'œillets blancs (1).

Le gendre de M. Foulon, M. Berthier, intendant de Paris, fut arrêté à Compiègne en même temps que son beau-père le fut à Viry, et traité avec une cruauté encore plus persévérante.

La reine a toujours été convaincue que quelque indiscretion avait occasioné cet horrible attentat; elle me confia alors que M. Foulon avait fait deux Mémoires, pour diriger la conduite du roi, à

(1) Cette horrible circonstance ne se trouve rapportée qu'ici. Aucun historien, aucune relation du temps n'en fait mention. Il est probable que ce fait est faux : il faut le croire du moins pour l'honneur de l'humanité.

(Note de l'édit.)

l'instant où il avait été appelé à la cour, lors du départ de M. Necker; que ces Mémoires contenaient deux plans tout-à-fait opposés pour tirer le roi de la crise affreuse où il se trouvait. Dans le premier de ces plans, M. Foulon s'exprimait hautement sur les vues criminelles du duc d'Orléans; disait qu'il fallait le faire arrêter et se hâter de profiter du temps où les tribunaux existaient encore, pour lui faire son procès; il indiquait aussi les députés qu'on devait arrêter en même temps, et conseillait au roi de ne se point séparer de son armée tant que l'ordre ne serait pas rétabli.

Son autre plan tendait à ce que le roi s'emparât de la révolution avant son explosion totale; il lui conseillait de se rendre à l'Assemblée, d'y demander lui-même les cahiers, de faire les plus grands sacrifices pour satisfaire les véritables vœux du peuple, et ne pas donner aux factieux le temps de les faire tourner à l'avantage de leurs criminels desseins. Madame Adélaïde se fit lire ces deux Mémoires par M. Foulon, en présence de quatre ou cinq personnes. Une d'elles était très-liée avec madame de Staël (1), et c'était cette liaison qui donnait lieu de croire à la reine que le parti contraire avait eu connaissance des Mémoires de M. Foulon.

On sait que le jeune Barnave, dans un cruel égarement d'esprit, expia quelque temps après par

(1) Le comte L. de N.

(Note de madame Campan.)

un sincère repentir et même parsa mort, prononça ces mots atroces : *Le sang qui coule est-il donc si pur ?* lorsque le fils de M. Berthier vint à l'Assemblée implorer l'éloquence et la piété filiale de M. de Lally pour lui demander de sauver la vie de son père. J'ai su depuis qu'un fils de M. Foulon, rentré en France, après ces premières crises de la révolution, voulut voir Barnave, et lui remit celui des deux mémoires dans lequel M. Foulon avait conseillé à Louis XVI de prévenir l'explosion révolutionnaire, en accordant, de sa propre volonté, tout ce que l'Assemblée demandait avant l'époque du 14 juillet. « Lisez ce mémoire ; je vous l'ai apporté pour ajouter à vos remords ; c'est la seule » vengeance que je veuille tirer de vous. » Barnave fondit en larmes, et lui dit tout ce que la plus profonde douleur put lui inspirer.

CHAPITRE XV.

Création de la garde nationale.—Anecdote à ce sujet.— Départ de l'abbé de Vermond. — La reine presse madame Campan de lui faire le portrait de l'abbé. — Anecdote. — L'abbé fait des conditions à la reine. — Les gardes-françaises quittent Versailles.—Fête donnée par les gardes-du-corps au régiment de Flandre. — Le roi, la reine et le dauphin y assistent. — Journées des 5 et 6 octobre : odieuses menaces proférées contre la reine. — Dévouement d'un garde-du-corps. — On en veut aux jours de Marie-Antoinette. — Fatale circonstance qui expose sa vie. Il n'est pas vrai que les brigands aient pénétré jusqu'à la chambre de la reine. — On veut que la reine paraisse au balcon : dévouement sublime. — La famille royale se rend à Paris. Marche du sinistre cortège. — Arrivée à Paris : présence d'esprit de la reine. — Séjour aux Tuileries. — Changemens dans les esprits. la reine applaudie avec transport par les femmes du peuple. — Elle refuse d'aller au spectacle. — Vie privée. — Mots spirituels du dauphin. — Anecdote touchante. — On propose à la reine de quitter sa famille et la France. — Noble refus. — Elle consacre ses soins à l'éducation de ses enfans. — Tableau de la cour. — Anecdote concernant Luckner. — Comment les ministres du roi avaient fait naître des préventions contre la reine. — Exaspération des esprits.

APRÈS le 14 juillet, par une ruse que les plus habiles factieux de tous les temps eussent enviée à ceux de l'Assemblée, toute la France fut armée et organisée en gardes nationales. On avait fait répandre, le même jour et presque à la même heure,

dans la France entière, que quatre mille brigands marchaient vers les villes ou les villages que l'on voulait faire armer. Jamais projet ne fut mieux combiné ; la terreur se répandit à la fois sur tout le royaume , et pénétra jusque dans les cantons les plus reculés. Dans les montagnes du Mont-d'Or, un paysan me montra, en 1791, une roche escarpée où sa femme s'était réfugiée, le jour où les quatre mille brigands devaient assaillir leur village, et me dit qu'on avait été obligé de se servir de cordages pour la descendre de l'endroit où le seul effet de la peur l'avait fait parvenir.

Le lieu où l'habit militaire parut le plus choquant, fut sans doute Versailles. Tous les valets du roi, de la dernière classe, furent transformés en lieutenans, en capitaines ; presque tous les musiciens de la chapelle osèrent paraître un jour à la messe du roi avec un costume militaire, et un *soprano d'Italie* y chanta un motet, en uniforme de capitaine de grenadiers. Le roi en fut très-offensé, et fit défendre à ses serviteurs de paraître en sa présence avec un costume aussi déplacé.

Le départ de la duchesse de Polignac devait laisser tomber tous les dangers de la faveur sur l'abbé de Vermond ; on en parlait déjà comme d'un conseiller nuisible au bonheur du peuple. La reine en fut alarmée, et lui conseilla de se rendre à Valenciennes, où commandait le comte d'Esterhazy ; il ne put y résider que peu de jours, et partit pour Vienne où il est toujours resté.

La nuit du 17 au 18 juillet, la reine, ne pouvant dormir, me fit veiller près d'elle jusqu'à trois heures du matin. Je fus très-surprise de l'entendre dire que l'abbé de Vermond serait fort long-temps sans reparaître à la cour, quand même la crise actuelle s'apaiserait, parce qu'on lui pardonnerait trop difficilement son attachement pour l'archevêque de Sens, et qu'elle perdait un serviteur bien dévoué ; puis, tout-à-coup, elle me dit que je ne devais pas l'aimer beaucoup, que cependant il était peu prévenu contre moi ; mais qu'il ne pouvait souffrir que mon beau-père occupât la place de secrétaire du cabinet. Elle ajouta que j'avais certainement étudié le caractère de l'abbé, et comme je lui avais fait quelquefois des portraits à l'imitation de ceux qui étaient en usage du temps de Louis XIV, elle me demanda celui de l'abbé, tel que je le concevais sans la moindre restriction. Mon étonnement fut extrême. Cet homme qui, la veille, était dans la plus grande intimité, la reine me parlait de lui avec beaucoup de sang-froid, et comme d'une personne qu'elle ne reverrait peut-être plus ! Je restai pétrifiée : la reine persista, et me dit que, depuis plus de douze ans, il avait été ennemi de ma famille, sans avoir pu la desservir dans son esprit ; qu'ainsi je n'avais pas même à redouter son retour, quelque sévère que fût la manière dont je l'avais jugé. Je résumai promptement mes idées sur ce favori, et je me rappelle seulement que le portrait fut fait avec sincérité, en éloignant néanmoins tout ce qui pouvait

donner l'idée de la haine. J'en citerai un seul trait : je disais que, né bavard et indiscret, il s'était fait singulier et brusque pour masquer ces deux défauts. La reine m'interrompit en disant : « Ah ! que cela » est vrai ! » J'ai eu occasion, depuis cette époque, de découvrir que, malgré la haute faveur de l'abbé de Vermond, la reine avait pris quelques précautions pour se garantir par la suite d'un ascendant dont elle ne pouvait juger toutes les conséquences.

A la mort de mon beau-père, son exécuteur testamentaire me remit une boîte contenant quelques bijoux, déposés par la reine dans les mains de M. Campan, lors du départ de Versailles au 6 octobre ; puis deux paquets cachetés avec ces mots écrits sur l'un et sur l'autre : *Campan me gardera ces papiers*. Je portai les deux paquets à Sa Majesté, qui garda les bijoux et le plus gros paquet, et me dit, en me remettant le moins considérable : « Gardez-moi cela comme a fait votre » beau-père. »

Après la funeste journée du 10 août, au moment où ma maison allait être investie ; je me décidai à brûler les papiers les plus intéressans dont j'étais dépositaire ; cependant je crus pouvoir décacheter ce paquet, qu'il était peut-être nécessaire que je conservasse à tout risque. Je vis qu'il contenait une lettre de l'abbé de Vermond à la reine. J'ai dit que, dans les premiers jours de la faveur de madame de Polignac, il avait résolu de s'éloigner de Versailles, et que la reine l'avait fait inviter par M. le

comte de Mercy à revenir près d'elle. Cette lettre ne contenait que des conditions pour son retour ; c'était le plus bizarre des traités : je regrettai beaucoup , je l'avoue , d'être obligée de détruire cet écrit. Il reprochait à la reine son engouement pour la comtesse Jules , sa famille et sa société ; lui disait des choses vraies sur les suites fâcheuses que pouvait avoir cette amitié qui plaçait cette jeune dame au nombre des favorites des reines de France , titre que la nation n'avait jamais aimé. Il se plaignait de voir ses avis négligés ; puis il en venait aux conditions pour son retour à Versailles : après avoir bien assuré qu'il ne viserait de sa vie aux grandes dignités de l'Église, il disait qu'il mettait sa gloire dans une confiance entière, et qu'il demandait essentiellement deux choses à Sa Majesté ; la première , de ne plus lui faire donner ses ordres par personne, et de lui écrire elle-même : il se récriait beaucoup sur ce qu'il n'avait pas une seule lettre de sa main , depuis qu'il avait quitté Vienne ; enfin, il lui demandait quatre-vingt mille livres de revenu en biens ecclésiastiques, et terminait en lui disant que si elle daignait lui écrire elle-même, qu'elle allait s'occuper de lui faire obtenir ce qu'il désirait, cette lettre seule lui montrerait que Sa Majesté aurait accepté les deux conditions qu'il osait mettre à son retour. La lettre fut sans doute écrite ; du moins, il est bien sûr que les abbayes furent accordées, et que son absence de Versailles ne dura qu'une seule semaine.

Ce fut dans le courant de juillet que le régiment des gardes-françaises, déjà insurgé à la fin de juin, abandonna ses drapeaux. Une seule compagnie de grenadiers resta fidèlement à son poste à Versailles : M. le baron de Leval en était le capitaine. Il venait me prier tous les soirs de rendre compte à la reine de la disposition de ses soldats ; mais, M. de La Fayette leur ayant fait parvenir un billet, ils désertèrent tous dans la nuit, et furent joindre leurs camarades enrôlés dans la garde de Paris ; et Louis XVI, en s'éveillant, ne vit plus de gardes aux postes qui leur étaient confiés.

On connaît les décrets insensés du 4 août, qui détruisaient tous les privilèges (1). Le roi sanctionna

(1) « Ce fut la nuit du 4 août, dit Rivarol dont les mémoires feront partie de cette collection, que les démagogues de la noblesse, fatigués d'une longue discussion sur les droits de l'homme et brûlant de signaler leur zèle, se levèrent tous à la fois, et demandèrent à grands cris les derniers soupirs du régime féodal. Ce mot électrisa l'Assemblée.... »

« Le feu avait pris à toutes les têtes. Les cadets de bonne maison, qui n'ont rien, furent ravis d'immoler leurs trop heureux aînés sur l'autel de la patrie ; quelques curés de campagne ne goûtèrent pas avec moins de volupté le plaisir de renoncer aux bénéfices des autres ; mais ce que la postérité aura peine à croire, c'est que le même enthousiasme gagna toute la noblesse ; le zèle prit la marche du dépit : on fit sacrifices sur sacrifices. Et comme le point d'honneur chez les Japonais est de s'égorger en présence les uns des autres, les députés de la noblesse frappèrent à l'envi sur eux-mêmes, et du même coup sur leurs commettans. Le peuple, qui assistait à ce noble combat, augmentait

ce qui tenait au sacrifice de ses plaisirs, mais refusa son adhésion aux autres décrets de cette tumultueuse nuit : ce refus devint une des principales causes des crises du mois d'octobre.

Dès les premiers jours de septembre, il y eut des attroupemens au Palais-Royal, et des motions pour aller à Versailles : on disait qu'il fallait séparer le roi de ses funestes conseillers, et le garder au Louvre ainsi que le dauphin. Les proclamations de la commune, pour ramener le calme, furent inutiles ; mais cette fois, M. de La Fayette parvint à dissiper les attroupemens. L'Assemblée se déclara permanente ; et, pendant tout ce mois où, sans doute, on préparait les grandes insurrections du mois suivant, la cour ne fut point inquiétée.

Le roi avait fait venir à Versailles le régiment de Flandre ; on eut malheureusement l'idée de faire fraterniser les officiers de ce régiment avec les gardes-du-corps, et ces derniers les invitèrent à un repas qui fut donné dans la grande salle de spectacle du château de Versailles, et non dans le salon d'Hercule, comme le disent quelques chroniqueurs. Des loges furent distribuées à plusieurs personnes

par ses cris l'ivresse de ses nouveaux alliés ; et les députés des communes, voyant que cette nuit mémorable ne leur offrait que du profit sans honneur, consolèrent leur amour-propre en admirant ce que peut la noblesse entée sur le tiers-état. Ils ont nommé cette nuit la *nuit des dupes*, les nobles l'ont nommée la *nuit des sacrifices*. »

(Note de l'édit.)

qui désirèrent assister à cette fête. La reine me dit qu'on lui avait conseillé d'y paraître; mais que, dans les circonstances où l'on se trouvait, elle pensait que cette démarche pourrait être plus nuisible qu'utile; que de plus, ni le roi, ni elle, ne devaient avoir une part directe à une telle fête. Elle m'ordonna de m'y rendre, et me recommanda de tout observer, afin de lui en faire un fidèle récit.

Les tables étaient dressées sur le théâtre; on y avait placé alternativement un garde-du-corps et un officier du régiment de Flandre. Un orchestre nombreux était dans la salle; les loges étaient remplies de spectateurs. On joua l'air : *O Richard, ô mon roi!* les cris de *vive le roi* retentirent dans la salle pendant plusieurs minutes. J'avais avec moi l'une de mes nièces, et une jeune personne élevée, par Sa Majesté, avec Madame. Elles criaient *vive le roi* de toutes leurs forces, lorsqu'un député du tiers-état qui était dans la loge voisine de la mienne, et que je n'avais jamais vu, les interpella, en leur faisant des reproches sur leurs cris : il s'affligeait, disait-il, de voir de jeunes et jolies Françaises, élevées à suivre d'aussi vils usages, crier à tue-tête, pour la vie d'un seul homme, et le placer dans leur cœur, par un véritable fanatisme, au-dessus même de leurs plus chers parens : il leur peignait le mépris qu'inspirerait une semblable conduite à de braves Américaines, si elles voyaient des Françaises corrompues de cette manière dès leur plus tendre

jeunesse. Ma nièce répondait avec assez de force ; et je priaï ce député de cesser un entretien qui ne pouvait en rien répondre à ses vues , puisque ces jeunes personnes et moi vivions pour servir et aimer le roi. Pendant que je mettais ainsi un terme à cette conversation , quel fut mon étonnement de voir entrer dans la salle le roi , la reine et le dauphin ? C'était M. de Luxembourg qui avait opéré ce changement dans la résolution que la reine avait prise.

L'enthousiasme devint général : l'orchestre joua de nouveau , au moment de l'arrivée de Leurs Majestés , l'air que je viens de citer , et de suite un air du Déserteur : *Peut-on affliger ce qu'on aime ?* qui fit aussi beaucoup de sensation sur les spectateurs : on entendait des éloges de Leurs Majestés , des cris d'amour , des expressions de regret sur ce qu'elles avaient déjà souffert ; des battemens de mains , des *vive le roi , la reine , le dauphin*. Il a été dit que des cocardes blanches furent mises aux chapeaux : le fait est faux ; il paraît seulement que quelques jeunes gens de la garde nationale de Versailles , invités à ce repas , retournèrent leurs cocardes nationales qui étaient blanchies en-dessous. Tous les militaires quittèrent la salle , et reconduisirent le roi et sa famille jusqu'à leur appartement. L'ivresse s'était mêlée à ces transports de joie : on fit des folies , on dansa sous les fenêtres du roi ; un soldat du régiment de Flandre escalada jusqu'au balcon de la chambre de Louis XVI , pour crier

vive le roi plus près de Sa Majesté; ce soldat devint, à ce que m'ont dit plusieurs officiers de ce corps, un des premiers et des plus dangereux de leurs insurgés, aux journées des 5 et 6 octobre. Le même soir, un autre soldat de ce régiment se tua d'un coup d'épée. Un de mes parens, chapelain de la reine, qui venait souper chez moi, le vit étendu à l'un des coins de la place d'armes; il s'en approcha pour lui donner des secours spirituels, et reçut ses aveux et ses derniers soupirs. Il s'était tué de regret de s'être laissé corrompre par les ennemis de son roi, et disait que depuis qu'il l'avait vu, ainsi que la reine et le dauphin, ses remords lui avaient fait perdre la tête.

J'étais revenue chez moi, ravie de tout ce que j'avais vu : j'y trouvai beaucoup de monde : M. de Beaumetz, député d'Arras, écouta mes récits d'un air glacé, et lorsque je les eus terminés, me dit que ce qui venait de se passer était affreux; qu'il connaissait l'esprit de l'Assemblée, que les plus grands malheurs suivraient de près la scène de ce soir, et qu'il me demandait la permission de se retirer pour délibérer, avec quelque réflexion, si, le lendemain, il devait émigrer ou passer du côté gauche de l'Assemblée. Il prit ce dernier parti, et ne reparut plus dans ma société.

Le 2 octobre, il y eut, par suite de ce repas militaire, un déjeuner à l'hôtel des gardes-du-corps; on dit qu'il y fut question de marcher sur l'As-

semblée ; mais j'ignore absolument ce qui se passa à ce déjeuner. Dès ce moment , Paris ne cessa pas d'être en rumeur ; les attroupemens étaient perpétuels, les plus virulentes motions s'entendaient dans toutes les places, on parlait toujours de se porter sur Versailles. Le roi et la reine ne paraissaient pas le craindre et ne prenaient aucune précaution ; enfin , le soir du 5 octobre , quand l'armée était déjà sortie de Paris , le roi chassait au tir à Meudon , et la reine était absolument seule à se promener dans ses jardins de Trianon , qu'elle parcourait pour la dernière fois de sa vie. Elle était assise dans sa grotte, livrée à de douloureuses réflexions, lorsqu'elle reçut un mot d'écrit de M. le comte de Saint-Priest qui la suppliait de rentrer à Versailles. M. de Cubières partit en même temps pour inviter le roi à quitter sa chasse et à rentrer dans son palais ; il s'y rendit à cheval et fort lentement. Quelques momens après , on vint l'avertir qu'une bande nombreuse de femmes, qui précédait l'armée parisienne, était à Chaville, à l'entrée de l'avenue de Paris.

La rareté du pain et le repas des gardes-du-corps furent le prétexte du soulèvement des 5 et 6 octobre ; mais comme, depuis le commencement de septembre, on ne cessait de faire circuler dans le peuple que le roi projetait de se retirer, avec sa famille et ses ministres, dans quelque place forte ; comme dans les rassemblemens populaires on par-

lait toujours d'aller à Versailles s'emparer du roi, il est démontré que ce nouvel attentat du peuple avait fait partie du plan des factieux.

Les femmes seules se présentèrent d'abord; on fit fermer les grilles du château et ranger les gardes-du-corps et le régiment de Flandre sur la place d'armes. Les détails de cette affreuse journée se trouvant avec exactitude dans plusieurs ouvrages, je dirai seulement que le désordre égalait la consternation dans l'intérieur du palais.

A cette époque, je n'étais pas de service auprès de la reine. M. Campan resta près d'elle jusqu'à deux heures du matin. Comme il allait sortir, elle daigna lui recommander, avec une bonté infinie, de me rassurer sur les dangers du moment, et de me répéter les propres mots de M. de La Fayette, qui venait d'inviter la famille royale à se coucher, en lui répondant de son armée.

La reine était loin de compter sur l'attachement de M. de La Fayette; mais elle m'a souvent répété qu'elle crut ce jour-là, qu'ayant affirmé au roi, en présence d'une foule de témoins, qu'il répondait de l'armée parisienne, il ne hasarderait pas sa gloire de commandant, et était sûr de son fait. Elle pensait aussi que toute cette armée lui était dévouée, et que tout ce qu'il avait dit sur la violence qu'elle lui avait faite pour le faire marcher sur Versailles n'était qu'une feinte.

Dès la première nouvelle de la marche des Parisiens, M. le comte de Saint-Priest avait fait pré-

parer Rambouillet pour recevoir le roi, sa famille et leur suite, et déjà les voitures étaient avancées; mais quelques cris de *vive le roi!* lorsque les femmes avaient rapporté la réponse favorable de Sa Majesté, firent abandonner le projet du départ, et l'on donna l'ordre aux troupes de se retirer (1). Cependant, les gardes-du-corps furent assaillis de pierres et de coups de fusil, lorsqu'ils se rendaient de la place d'armes à leur hôtel. Les alarmes recommencèrent; on voulut de nouveau partir; quelques voitures étaient encore attelées, on les fit demander; elles furent arrêtées par un misérable comédien du théâtre de la ville, qui fut secondé par la multitude : le moment de fuir avait été manqué.

(1) Je n'insisterai pas sur la nécessité de rapprocher cette relation des récits tracés par *Ferrières*, *Weber* et *Bailly*, dans la collection des *Mémoires sur la révolution* : tous les lecteurs qui veulent s'instruire sentiront l'utilité de ce rapprochement. Mais il existe encore sur ces événemens, qui eurent une si malheureuse influence, un témoignage bien autrement important, c'est celui d'un ministre du roi à cette époque : c'est celui même de M. le comte de Saint-Priest, dont il est question dans ce passage des *Mémoires de Madame Campan*. M. de Saint-Priest, que son rang à la cour, sa place au conseil, son attachement pour le roi, mirent à portée de tout voir et de tout connaître, a laissé une relation précieuse des événemens que ses avis pouvaient prévenir ou du moins écarter, s'ils eussent été suivis. L'éditeur tient cette relation de la bienveillance de M. de Saint-Priest, fils du ministre : on la trouvera parmi les *éclaircissemens inédits* [**].

(Note de l'édit.)

C'était particulièrement contre la reine que l'insurrection était dirigée : je frémis encore en me souvenant que les poissardes, ou plutôt les furies qui portaient des tabliers blancs, criaient qu'ils étaient destinés à recevoir les entrailles de Marie-Antoinette; qu'elles s'en feraient des cocardes, et mêlaient les expressions les plus obscènes à ces horribles menaces, tant l'ignorance et la cruauté, qui se trouvent dans la masse de presque tous les peuples, peuvent dans les temps de troubles leur inspirer des sentimens atroces ! tant il est nécessaire qu'une autorité vigoureuse et paternelle, en les défendant contre leurs propres erreurs, préserve en même temps les bons citoyens de toutes les calamités qu'entraînent les factions !

La reine se coucha à deux heures du matin, et s'endormit, fatiguée par une journée aussi pénible. Elle avait ordonné à ses deux femmes de se mettre au lit, pensant toujours qu'il n'y avait rien à craindre, du moins pour cette nuit; mais l'infortunée princesse dut la vie au sentiment d'attachement qui les empêcha de lui obéir. Ma sœur, qui était l'une de ces deux dames, m'apprit le lendemain tout ce que je vais en citer.

Au sortir de la chambre de la reine, ces dames appelèrent leurs femmes de chambre, et se réunirent toutes quatre, assises contre la porte de la chambre à coucher de Sa Majesté. Vers quatre heures et demie du matin, elles entendirent des cris horribles et quelques coups de fusil; l'une

d'elles entra chez la reine pour la réveiller, et la faire sortir de son lit; ma sœur vola vers l'endroit où lui paraissait être le tumulte; elle ouvrit la porte de l'antichambre qui donne dans la grande salle des gardes, et vit un garde-du-corps, tenant son fusil en travers de la porte, et qui était assailli par une multitude qui lui portait des coups; son visage était déjà couvert de sang; il se retourna et lui cria : *Madame, sauvez la reine, on vient pour l'assassiner.* Elle ferma soudain la porte sur cette malheureuse victime de son devoir, poussa le grand verrou, et prit la même précaution en sortant de la pièce suivante, et, après être arrivée à la chambre de la reine, elle lui cria : *Sortez du lit, Madame; ne vous habillez pas, sauvez-vous chez le roi.* La reine épouvantée se jette hors du lit, on lui passe un jupon sans le nouer, et ses deux dames la conduisent vers l'œil-de-bœuf. Une porte du cabinet de toilette de la reine, qui tenait à cette pièce, n'était jamais fermée que de son côté. Quel moment affreux ! elle se trouva fermée de l'autre côté. On frappe à coups redoublés ; un domestique d'un valet de chambre du roi vient ouvrir ; la reine entre dans la chambre de Louis XVI et ne l'y trouve pas. Alarmé pour les jours de la reine, il était descendu par les escaliers et les corridors qui régnaient sous l'œil-de-bœuf, et le conduisaient habituellement chez la reine, sans avoir besoin de traverser cette pièce. Il entre chez Sa Majesté, et n'y trouve que des gardes-du-corps qui s'y étaient réfugiés. Le

roi leur dit d'attendre quelques instans, craignant d'exposer leur vie, et leur fit dire ensuite de se rendre à l'œil-de-bœuf. Madame de Tourzel, alors gouvernante, des enfans de France, venait de conduire Madame et le dauphin chez le roi. La reine revit ses enfans. On peut se peindre cette scène d'attendrissement et de désolation (1).

Il n'est pas vrai que les brigands aient pénétré jusqu'à la chambre de la reine, et percé de coups d'épée ses matelas. Les gardes-du-corps réfugiés furent les seuls qui entrèrent dans cette chambre ; et, si la foule y eût pénétré, ils auraient été massacrés. D'ailleurs, quand les assassins eurent forcé les portes des antichambres, les valets de pied et les officiers de service, sachant que la reine n'était plus chez elle, les en prévinrent avec un accent de vérité auquel on ne se méprend jamais. A l'instant, cette criminelle horde se précipita vers l'œil-de-

(1) C'est au milieu même de cette scène d'*attendrissement et de désolation* que des Mémoires, récemment publiés en Angleterre, voudraient frapper la reine du coup le plus cruel dont elle pût être atteinte. Madame Campan n'aurait pu lire ce qu'on se proposait d'accréditer sous son nom qu'avec un sentiment égal d'indignation et de douleur. Je ne m'expliquerai pas davantage, et l'on approuvera ma réserve. Je n'ajouterai plus qu'un mot : si l'on voulait placer dans la bouche de Madame Campan une accusation contre Marie-Antoinette, c'est avoir mal pris son temps que de choisir précisément l'instant où elle a représenté cette princesse sous les traits les plus touchans et les plus nobles.

bœuf, espérant sans doute la ressaisir à son passage.

Beaucoup de gens ont affirmé qu'ils avaient reconnu le duc d'Orléans à quatre heures et demie du matin, en redingote, et avec un chapeau rabattu, au haut de l'escalier de marbre, indiquant de la main la salle des gardes qui précédait l'appartement de la reine. Cette déposition a été faite au Châtelet par plusieurs individus, lors du procès commencé sur les journées du 5 et du 6 octobre (1).

La sagesse et les sentimens d'honneur de plusieurs officiers de la garde parisienne, la prudence de M. de Vaudreuil, lieutenant-général de la marine, et de M. de Chevanne, garde du roi, amenèrent une explication entre les grenadiers de la garde nationale de Paris et les gardes du roi. Les portes de l'œil-de-bœuf étaient fermées, et l'antichambre qui précède cette pièce remplie de grenadiers qui voulaient y entrer pour massacrer les gardes. M. de Chevanne se présente à eux comme victime, s'il leur en faut une, et leur demande ce qu'ils veulent. Le bruit s'était répandu dans leurs rangs que les gardes-du-corps les défiaient, et qu'ils portaient

(1) La justice et l'impartialité veulent que nous renvoyions le lecteur aux extraits de la procédure; extraits qui accompagnent les *Mémoires de Weber*. On fera bien de consulter, avec les *déclarissimes* qui s'y trouvent déjà rassemblés, ceux qui sont réunis ici sous la lettre (E).

tous des cocardes noires. M. de Chevande leur montre qu'il portait, ainsi que tout le corps, la cocarde de son uniforme; il promet que les gardes allaient la remplacer par celle de la nation : l'échange se fait; on va même jusqu'à faire celui des bonnets de grenadiers, contre les chapeaux des gardes-du-corps; ceux qui étaient de poste, ôtent leurs bandoulières; les embrassemens, la joie de fraterniser, succèdent à l'instant au désir furieux d'égorger cette troupe fidèle à son souverain. On cria : *Vivent le roi, la nation et les gardes-du-corps !*

L'armée couvrait la place d'armes, toutes les cours du château et l'entrée de l'avenue. On demande que la reine paraisse sur le balcon : elle s'y présente avec Madame et le dauphin. On crie : *Pas d'enfans !* Voulait-on la dépouiller de l'intérêt qu'elle inspirait, étant accompagnée de sa jeune famille, ou les chefs des factieux espéraient-ils que quelque forcené oserait diriger un coup mortel sur sa personne? L'infortunée princesse eut sûrement cette dernière idée, car elle renvoya ses enfans, et, les yeux et les mains levés vers le ciel, elle s'avança sur le balcon, comme une victime qui se dévoue.

Quelques voix crièrent à *Paris !* Ce cri devint bientôt général. Le roi, avant de se décider à ce départ, voulut consulter l'Assemblée nationale, et la fit inviter de tenir sa séance au château. Mirabeau s'y opposa. Pendant que ces messieurs délibéraient, la foule immense et désorganisée devenait de plus

en plus difficile à contenir. Le roi, ne prenant conseil que de lui-même, dit au peuple : « Mes enfans, » vous voulez que je vous suive à Paris, j'y consens, » mais à condition que je ne me séparerai pas de » ma femme et de mes enfans. » Le roi ajouta qu'il demandait sûreté pour ses gardes : on répondit : *Vive le roi ! vivent les gardes-du-corps !* Les gardes , le chapeau en l'air, tourné du côté de la cocarde, crièrent : *vive le roi , vive la nation !* Il se fit bientôt une décharge générale de tous les fusils, en signe de réjouissance. Le roi et la reine partirent de Versailles à une heure ; monseigneur le dauphin, Madame fille du roi, Monsieur, Madame, madame Élisabeth et madame de Tourzel étaient dans le carrosse ; plusieurs voitures de suite contenaient d'abord madame la princesse de Chimay, les dames du palais de semaine, puis la suite du roi et le service. Cent voitures de députés et le gros de l'armée parisienne terminaient le cortège. Quel cortège, grand Dieu !

Les poissardes entouraient et précédaient le carrosse de Leurs Majestés, en criant : « Nous ne man- » querons plus de pain, nous tenons le boulanger, » la boulangère et le petit mitron. » Au milieu de cette troupe de Cannibales s'élevaient les deux têtes des gardes-du-corps massacrés. Les monstres, qui en faisaient un trophée, eurent l'atroce idée de vouloir ~~forcer~~ un perruquier de Sèvres à recoiffer ces deux têtes, et à mettre de la poudre sur leurs cheveux ~~ensanglantés~~. L'infortuné auquel on de-

manda cet horrible service mourut de saisissement (1).

La marche fut si lente qu'il était près de six heures

(1) Rien n'est moins prouvé que l'atrocité dont parle ici madame Campan, et qui se retrouve aussi dans les *Mémoires de Bertrand de Molleville* ; ce qui est beaucoup plus certain c'est que les restes des malheureux gardes-du-corps qui périrent si noblement victimes de leur consigne et de leur dévouement, ne furent point portés, comme on l'avait dit d'abord, sous les yeux de Marie-Antoinette et du roi. Bertrand de Molleville ayant tracé le tableau de ce triste et funeste cortège, on va lire ce passage extrait de ses *Mémoires*.

« Le roi ne partit de Versailles qu'à une heure. La reine, M. le dauphin, madame Royale, Monsieur, madame Élisabeth et madame de Tourzel étaient dans le carrosse de Sa Majesté. Les cent députés, dans leurs voitures, marchaient à la suite. Un détachement de brigands, portant en triomphe les têtes des deux gardes-du-corps, formait l'avant-garde et était parti deux heures auparavant. Ces Cannibales s'arrêtèrent un moment à Sèvres, et poussèrent la férocité jusqu'à forcer un malheureux perruquier à friser ces têtes sanglantes ; le gros de l'armée parisienne les suivait immédiatement. Avant le carrosse du roi arrivaient les poissardes arrivées la veille de Paris, et toute cette armée de femmes perdues, vil rebut de leur sexe, encore ivres de fureur et de vin. Plusieurs d'entre elles étaient à califourchon sur des canons, célébrant par les plus horribles chansons tous les forfaits qu'elles avaient commis ou vu commettre. D'autres, plus rapprochées de la voiture du roi, chantaient des airs allégoriques dont leurs gestes grossiers appliquaient à la reine les allusions insultantes. Des chariots de blé et de farine, entrés à Versailles, formaient un convoi escorté par des grenadiers, et entouré de femmes et de forts de la halle, armés de piques, ou portant de longues branches de peuplier. Cette par-

du soir lorsque cette auguste famille, prisonnière de son propre peuple, arriva à l'Hôtel-de-Ville. Bailly les y reçut; on les fit monter sur un trône, lorsqu'on venait de briser celui de leurs aïeux. Le roi parla avec assurance et bonté; il dit *qu'il venait toujours avec plaisir et confiance au milieu des habitans de sa bonne ville de Paris*. M. Bailly répéta cette phrase aux représentans de la commune, qui venaient haranguer le roi; mais il oubliâ les mots *avec confiance*. La reine les lui rappela sur-le-champ

tie du cortège faisait, à quelque distance, l'effet le plus singulier : on eût cru voir une forêt ambulante au travers de laquelle brillaient des fers de piques et des canons de fusil. Dans les transports de leur brutale joie, les femmes arrêtaient les passans et hurlaient à leurs oreilles, en montrant le carrosse du roi : « Courage, mes amis, nous ne manquerons plus de pain ; » nous vous amenons le boulanger, la boulangère et le petit » mitron. » Derrière la voiture de Sa Majesté étaient quelques-uns de ses gardes fidèles, partie à pied, partie à cheval, la plupart sans chapeau, tous désarmés, épuisés de faim et de fatigue; les dragons, le régiment de Flandre, les cent-suisse et les gardes nationales précédaient, accompagnaient et suivaient la file des voitures.

» J'ai été témoin de ce spectacle déchirant; j'ai vu ce sinistre cortège. Au milieu de ce tumulte, de ces clameurs, de ces chansons interrompues par de fréquentes décharges de mousqueterie que la main d'un monstre ou d'un maladroit pouvait rendre si funestes, je vis la reine conservant la tranquillité d'ame la plus courageuse, un air de noblesse et de dignité inexprimable, et mes yeux se remplirent de larmes d'admiration et de douleur. »

(Note de l'édit.)

et à haute voix. Le roi et la reine, leurs enfans et madame Élisabeth, se rendirent aux Tuileries. Rien n'était prêt pour les y recevoir. Depuis long-temps, tous les logemens étaient donnés à des gens de la cour; ils en sortirent précipitamment le jour même, et laissèrent leurs meubles que la cour acheta. La comtesse de La Marck, sœur des maréchaux de Noailles et de Mouchy, occupait l'appartement qui fut donné à la reine. Monsieur et Madame se rendirent au Luxembourg.

La reine m'avait fait demander le matin du 6 octobre, à Versailles, pour me laisser, ainsi qu'à mon beau-père, le dépôt de ses plus précieux effets. Elle emporta seulement son coffre de diamans. Le comte de Gouvernet de la Tour-du-Pin, auquel on laissa provisoirement le gouvernement militaire de Versailles, vint donner à la garde nationale, qui s'était emparée des appartemens, l'ordre de nous laisser emporter tout ce que nous jugerions nécessaire pour le service de la reine.

J'avais vu Sa Majesté seule dans ses cabinets, un instant avant son départ pour Paris; elle pouvait à peine parler; des pleurs inondaient son visage, vers lequel tout le sang de son corps paraissait s'être porté; elle me fit la grâce de m'embrasser, donna sa main à baiser à M. Campan (1), et nous dit :

(1) Qu'il me soit permis de rendre ici un hommage bien mérité à la mémoire de mon beau-père. Dans cette nuit même, il

« Venez de suite vous établir à Paris; je veux vous
» faire loger aux Tuileries; venez, ne me quittez
» plus; de fidèles serviteurs, dans des momens semblables, deviennent d'utiles amis; nous sommes
» perdus, entraînés peut-être à la mort : les rois
» prisonniers en sont bien près. »

J'ai eu beaucoup d'occasions de remarquer, pendant le cours de nos malheurs, que le peuple n'obéit jamais aux factions avec persévérance, et qu'il leur échappe facilement, lorsque la réflexion, ou quelque autre cause le rappelle au devoir. Aussitôt que les jacobins les plus forcenés avaient eu occasion de voir la reine de plus près, de lui parler, d'entendre sa voix, ils devenaient ses plus zélés partisans, et jusque dans la prison du Temple, plusieurs de ceux qui avaient contribué à l'y entraîner, périrent pour avoir tâché de l'en faire sortir.

Le 7 octobre au matin, les mêmes femmes qui, la veille, montées sur des canons, environnaient la voiture de l'auguste famille prisonnière et l'accablaient d'injures, vinrent se placer sur la terrasse du château, sous les fenêtres de la reine, en demandant à la voir. Sa Majesté se montra. Il y a toujours dans ces sortes de groupes des orateurs, c'est-à-dire des êtres plus hardis que les autres; une femme de

passa de la plus belle santé à un état de langueur qui le conduisit au tombeau en septembre 1791.

(*Note de madame Campan.*)

ce caractère, s'érigeant en conseiller, lui dit qu'il fallait maintenant qu'elle éloignât d'elle tous ces courtisans qui perdent les rois, et qu'elle aimât les habitans de sa bonne ville. La reine répondit qu'elle les avait aimés à Versailles, et les aimerait de même à Paris. *Oui, oui*, dit une autre; *mais au 14 juillet vous vouliez assiéger la ville et la faire bombarder, et au 6 octobre vous deviez vous enfuir aux frontières*. La reine répondit avec bonté qu'on le leur avait dit, et qu'elles l'avaient cru; que c'était là ce qui faisait le malheur du peuple, et celui du meilleur des rois. Une troisième lui adressa quelques paroles en allemand; la reine lui dit qu'elle ne l'entendait plus, qu'elle était si bien devenue Française qu'elle avait même oublié sa langue maternelle. Des *bravos* et des battemens de mains répondirent à cette déclaration; alors elles lui dirent de faire un pacte avec elles : « Eh! comment, reprit la » reine, puis-je faire un pacte avec vous, puisque » vous ne croyez pas à celui que mes devoirs me » dictent, et que je dois respecter pour mon propre » bonheur? » Elles lui demandèrent les rubans et les fleurs de son chapeau; Sa Majesté les détacha elle-même et les leur donna; ces objets furent partagés entre toute la troupe, qui ne cessa de crier pendant plus d'une demi-heure : *Vive Marie-Antoinett ! vive notre bonne reine !*

Deux jours après l'arrivée du roi à Paris, la ville et la garde nationale envoyèrent prier la reine de paraître au spectacle, et de constater, par sa pré-

sence et par celle du roi, qu'ils résidaient avec plaisir dans leur capitale. J'introduisis la députation qui venait lui faire cette demande. Sa Majesté répondit qu'elle aurait infiniment de plaisir à se rendre à l'invitation de la ville de Paris, mais qu'il fallait du temps pour perdre le souvenir des affligeantes journées qui venaient de se passer, et dont son cœur avait trop souffert. Elle ajouta, qu'étant arrivée à Paris précédée par les deux têtes des fidèles gardes qui avaient péri à la porte de leur souverain, elle ne pouvait penser qu'une telle entrée dans la capitale dût être suivie de réjouissances; mais que le bonheur qu'elle avait toujours trouvé à paraître au milieu des habitans de Paris n'était pas effacé de sa mémoire, et qu'elle en jouirait encore, comme autrefois, aussitôt qu'elle croirait le pouvoir.

Leurs majestés trouvèrent quelques consolations dans leur vie privée (1) : la douceur de Madame et son

(1) « Le 19 octobre, c'est-à-dire treize jours après être venu fixer son séjour à Paris, le roi alla, presque seul et à pied, passer en revue des détachemens de la garde nationale. Après cette revue, Louis XVI rencontra un enfant qui balayait et qui lui demanda quelque argent. Cet enfant appela le roi *M. le chevalier*. Sa Majesté lui donna six francs. Le petit balayeur, surpris de recevoir une si grosse somme, s'écria : « Oh ! je n'ai pas de » quoi vous rendre, vous me donnerez une autre fois. » Une personne qui accompagnait le monarque, s'approchant de l'enfant, lui dit : « Mon ami, garde le tout; ce monsieur-là n'est » pas chevalier, il est l'aîné de la famille. »

(Note de l'édit.)

tendre attachement pour les augustes auteurs de ses jours, les grâces et la vivacité d'esprit du jeune dauphin, les soins et la tendresse de la pieuse princesse Élisabeth, leur procuraient encore des instans de bonheur. Chaque jour, le jeune prince donnait des preuves de sensibilité et de discernement; il n'avait pas encore passé dans les mains des hommes; mais un précepteur particulier (1) lui donnait toute l'éducation de son âge; sa mémoire était très-cultivée, et il récitait les vers avec beaucoup de grâce et de sentiment.

Le lendemain de l'arrivée de la cour à Paris, entendant quelque rumeur dans les jardins des Tuileries, il se jeta avec effroi dans les bras de la reine en criant : *Bon Dieu, Maman, est-ce qu'aujourd'hui serait encore hier?* Peu de jours après cette attendrissante naïveté, il s'approcha du roi et le regardait avec un air pensif. Le roi lui demanda ce qu'il voulait; il lui répondit qu'il voulait lui dire quelque chose de très-sérieux. Le roi l'ayant engagé à s'expliquer, le jeune prince le pria de lui raconter pourquoi son peuple, qui l'aimait tant, était tout-à-coup fâché contre lui, et ce qu'il avait fait pour le mettre si fort en colère. Son père le prit sur ses genoux, et lui dit, à peu de mots près, ce qui suit : « Mon enfant, j'ai voulu rendre le peuple encore

(1) M. l'abbé Davout dont les talens étaient prouvés par les progrès surprenans du jeune prince.

(Note de madame Campan.)

» plus heureux qu'il ne l'était; j'ai eu besoin d'ar-
» gent pour payer les dépenses occasionées par les
» guerres. J'en ai demandé à mon peuple, comme
» l'ont toujours fait mes prédécesseurs; des magis-
» trats qui composent le parlement s'y sont oppo-
» sés, et ont dit que mon peuple seul avait le droit
» d'y consentir. J'ai assemblé à Versailles les pre-
» miers de chaque ville par leur naissance, leur for-
» tune ou leurs talens; voilà ce qu'on appelle des
» *états-généraux*. Quand ils ont été assemblés, ils
» m'ont demandé des choses que je ne puis faire,
» ni pour moi, ni pour vous qui serez mon succes-
» seur : il s'est trouvé des méchans qui ont fait sou-
» lever le peuple, et les excès où il s'est porté les
» jours derniers sont leur ouvrage; il ne faut pas
» en vouloir au peuple. »

La reine faisait entendre parfaitement au jeune prince qu'il devait traiter avec affabilité les commandans de bataillon, les officiers de la garde nationale, et tous les Parisiens qui se trouvaient rapprochés de lui : l'enfant s'occupait beaucoup de plaire à toutes ces personnes-là, et quand il avait eu occasion de répondre avec obligeance au maire ou aux membres de la commune, il venait dire à l'oreille de sa mère : *Est-ce bien comme cela ?*

Il pria M. Bailly de lui faire voir le bouclier de Scipion qui est à la bibliothèque royale; et M. Bailly lui ayant demandé lequel il préférait de Scipion ou d'Annibal, le jeune prince répondit, sans hésiter, qu'il préférait celui qui avait défendu son

propre pays. Il donnait souvent des preuves d'une finesse vraiment spirituelle. Un jour que la reine faisait répéter à Madame ses cahiers d'histoire ancienne, la jeune princesse ne se rappela pas à l'instant même le nom de la reine de Carthage ; le dauphin souffrait du manque de mémoire de sa sœur, et quoiqu'il ne la tutoyât jamais, il lui vint à l'esprit de lui crier : « Mais *dis donc* à maman le nom » de cette reine ; *dis donc* comment elle se nomme. »

Peu de temps après l'arrivée du roi et de sa famille à Paris, la duchesse de Luynes vint proposer à la reine, d'après l'avis d'un comité de constitutionnels, de s'éloigner pour quelque temps de la France, afin de laisser achever la constitution, sans que les patriotes pussent l'accuser de s'y opposer auprès du roi. Elle savait jusqu'où les projets des factieux avaient été portés, et son attachement pour la reine était la principale cause du conseil qu'elle lui donnait. La reine jugea parfaitement le motif de la démarche de madame la duchesse de Luynes, mais lui répondit que jamais elle ne quitterait ni le roi, ni son fils ; que si elle se croyait seule en butte à la haine publique, elle ferait à l'instant même le sacrifice de sa vie ; mais qu'on en voulait au trône, et qu'en abandonnant le roi, elle ferait seulement un acte de lâcheté, puisqu'elle n'y voyait que le seul avantage de sauver ses propres jours.

Un soir du mois de novembre 1790, je rentrai chez moi assez tard ; j'y trouvai M. le prince de Poix :